

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

	Pages.
FRANÇOIS TOLZA..... Adoracion ( <i>à suivre</i> ).....	361
ARPAG MEKHITARIAN... Message de l'Égypte antique : Chants de détresse et d'amour .....	388
MICHEL PÉRIDIS..... Crise de la liberté ( <i>fin</i> ).....	400
GASTON WIET..... La chute d'el-Arich (décembre 1799) ( <i>à suivre</i> ).	427

## CHRONIQUE DES LIVRES

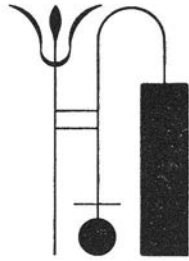
JEAN DUPERTUIS



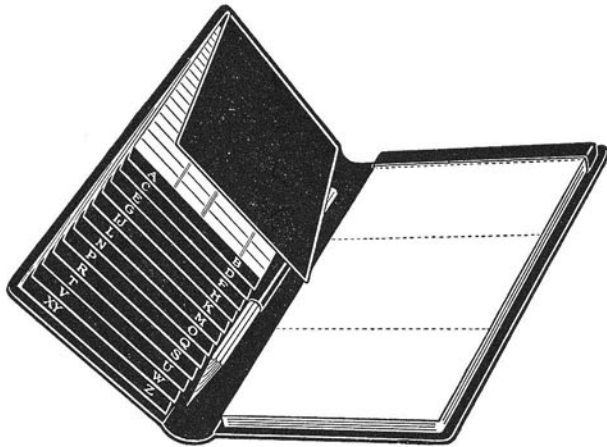
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE  
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47815-45034

R. C. 33103



un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## ADORACION.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### LUCIEN.

...Nous nous apercevons que nous n'étions pas tout entiers dans cette défaillance et que ce serait une atroce injustice si l'on nous jugeait uniquement sur ce seul acte et si l'on nous clouait au pilori pour toute notre vie, comme si toute notre vie se résumait dans ce seul acte !

Luigi PIRANDELLO

*(Six personnages en quête d'auteur.)*

#### I

Chaque matin, dès la première rafale de l'angélus, la Philippine sautait du lit. Et, avant que les cloches n'aient fini de s'égoutter sur les toits de Sainte-Marie des Corbières, debout, appuyée au potager, elle buvait son premier bol de café brûlant. Elle buvait sans une pause mais aussi sans hâte. Au-dessus de la vapeur brûlante, sa figure s'éveillait. Puis, elle poussait les volets de la cuisine où l'aube luttait, un moment, avec la clarté bleue du réchaud à alcool resté allumé sur le potager.

Après quoi, sans même s'être dégluë les yeux, elle courait à l'épicerie.

Si matin qu'il fût, de derrière un rideau, une âme la voyait passer :

— Voilà la Philippine qui court « aux provisions ».

C'était dit, d'habitude, sans malice...

Elle courait vers sa joie, la seule qu'elle eût avec l'excitation que donne le café. A la longue, Sainte-Marie avait consenti à ce qu'elle parlât de l'un et de l'autre puisqu'elle le faisait « sans méchanceté ». On lui tenait compte de ce qu'elle avait souvent pris les partis les moins défendables avec un désintéressement qui en imposait. Elle n'était pas toujours de l'avis unanime, étant sans haine comme sans amour. Seule, une curiosité malade, née d'une imagination romanesque, l'engageait d'ordinaire dès les prémisses d'une affaire, aveuglément, sur un mot, sur un renseignement vague. Alors, elle courait le village, forçait les bouches les plus muettes, animait les faces les plus indifférentes. Son imagination suppléait à toutes les obscurités. Tant de hâte dans ses démarches, tant de volubilité dans ses paroles faisaient, qu'en fin de compte, elle avait tout dit sans rien préciser et qu'on ne pouvait rien lui imputer qui l'engageât seule. Et puis si, par extraordinaire, on l'accusait sans qu'elle pût se parer, irrémédiablement découverte, le village, à son endroit, montrait tant de mansuétude !

— Avec un homme comme le sien qui n'ouvre la bouche que pour manger, il y a de quoi avoir la langue qui démange...

On la plaignait presque...

Ce matin de juillet (si en retard ! c'était déjà 6 h.  $\frac{1}{2}$  et elle tournait depuis l'aube dans la cuisine) elle pénétra dans l'épicerie, maussade et ensommeillée. Rien n'allait plus depuis le beau temps. Elle regrettait l'hiver. La belle saison venue, le village s'agitait comme une fourmière. Il vivait dans un incessant tourbillon. Personne n'avait plus le temps de parler. Les femmes rencontrées étaient toujours pressées. On était au moment des grands travaux...

Quand elle sortit de l'épicerie, la Philippine se crut ivre. Elle ne choisit pas ; son ivresse l'abattit contre la première fenêtre ouverte. Elle se pencha sur le grillage serré posé depuis l'été pour les mouches. En clignant ses petits yeux, la main au front, elle pénétra l'obscurité de la cuisine. Au fond, le feu faisait tache et dévorait la couronne des trépieds. Ne voyant rien, elle appela :

— Louise !

La mère était dans la courette, occupée à donner aux poules. Elle arriva à larges enjambées, les manches relevées sur des mains empâtées de son. Sans reconnaître la Philippine, elle cria :

— Entre donc...

La Philippine s'insinua dans la cuisine et, pendant que Louise lavait ses mains à l'évier, debout, d'une traite, elle débita :

— Ça coupe les jambes... Tout le monde en parle... Il leur en arrive une de pas ordinaire aux Rabo...

L'autre, au nom des Rabo, s'était retournée, le visage tendu, intéressée. Elle essuyait, à son tablier de sac, ses grosses mains pataudes. C'est alors que la Philippine s'était tue.

Debout, si maigre près de Louise si boulotte, la Philippine paraissait grande. Rien sur elle n'avait eu le temps de prendre forme. Quoiqu'elle eût dépassé la quarantaine, elle faisait penser à quelque adolescente qu'une croissance trop rapide a déjetée. Elle avait des bras en branches de saule, des jambes cagneuses aux pieds démesurés. Caréné à l'ancienne, son buste étroit avait l'air d'un cornet de métal piqué sur sa taille fragile. Dans son visage aux yeux mobiles, le renflement terminal du nez s'étalait, flasque. Au bas de sa figure osseuse, une bouche affaissée sur des gencives d'enfant, marquait, seule, une dureté que démentait son rire.

Le Corse, son mari, lui disait souvent, quand, à table, elle trouvait tout à portée :

— Tu as sûrement poussé avec un schiste des gar-

rigues sur la tête. Les bras ont profité... et la langue aussi...

A toutes les fois, l'image d'un invraisemblable schiste, large et plat, posé sur la tête de la Philippine, faisait s'esclaffer Adoracion, une belle fille, simple d'esprit, que la Philippine occupait au ménage...

Maintenant, elle était toute à sa joie, elle qui savait. Cela lui faisait une figure mi-peinée, mi-heureuse. Le flot des paroles qui allaient sortir était là, dans sa poitrine, comme une boule de miel. Le dénuement où elle avait été depuis des mois, et puis, d'un seul coup, cette provende miraculeuse au fond de sa gorge firent qu'elle s'affaissa sur un coin de chaise, étourdie, repue. Un moment, égoïste, elle ne pensa qu'à elle et digéra son bonheur.

Mais, bientôt, un regard au grillage de la fenêtre, elle posa sa longue main sur le bras dur de Louise, approcha sa face cireuse. Elle allait parler. Connaissant son monde, elle s'aventura avec précautions :

— Ce que j'en dis, c'est par ouï-dire... Et puis, je ne voudrais pas te faire de peine, Louise...

L'autre comprit que l'affaire la touchait de près. Elle pensa à Lucien, le fils des Rabo. L'affront ancien sembla éclairer ses yeux.

— Tu peux parler, dit-elle consentante.

La Philippine se déboutonna, enfin.

— Eh bien, le Lucien Rabo en fait du propre... le porc... Figure-toi, pas plus tard que ce matin, sur les cinq heures, aux « Siourères », derrière le casot (1) du Nadot, dans la vigne. Et avec qui? Je te le donne en mille! Avec... Adoracion s'il te plaît! Le village en bout... Et Adoracion qui vient, tous les jours, pour le ménage et les savonnades... Le Corse ne badine pas sur

---

(1) *Casot* : petite construction, généralement sans étage, au milieu des vignobles, où s'abritent bêtes et gens en cas de mauvais temps.



ces questions... C'est Titou qui les a vus, des Oliviers... Sur le coup, personne ne voulait y croire. Pardi, un si beau jeune homme, si bien comme il faut ! On lui aurait donné la Sainte Vierge sans confesse... Et va que je te pousse...

Elle s'était levée.

Elle eut un mouvement enfantin de tout le corps, le ventre et les bras poussés en avant, un mouvement lubrique pour ce corps si disgracié...

— Je voudrais bien voir la tête de Nane, ajouta-t-elle.

Elle dit. Mais Louise resta figée, sans une parole...

Louise reste un moment hébétée au milieu de la cuisine, les deux mains pendantes. La Philippine est sortie brusquement. Son ombre a fait, en passant, une noirceur rapide sur le grillage. Elle ne sait vraiment pas si ce qu'elle vient d'apprendre a remué en elle de la peine ou de la joie. Il ne faudrait pas que son mari, le Parot, fût là et qu'il la vît immobile, dans cette indécision. Voilà que, dans sa tête, recommence cet emmêlement qui, en toute circonstance, l'empêche de jamais prendre parti.

— Oh, toi, c'est une maladie... Bonne, oui, mais bête...

Depuis trente ans elle entend dans la bouche de son homme ce même reproche.

Qu'aux Rabo il soit arrivé un coup dur et de cette espèce réveille en elle des souvenirs où, cependant, elle n'arrive pas à attacher de la rancune. Cela a été si profondément enfoui, si volontairement relégué, que les jours en ont, peu à peu, détruit jusqu'à la réalité. Ce qu'il en reste n'arrive plus qu'à lui faire les yeux un peu fixes. Et puis c'est si loin cette histoire...

Bien sûr, voilà cinq ans, elle a dû endurer l'affront fait à sa fille lorsque Lucien s'est séparé d'elle. Mais ils s'étaient fréquentés si peu, à peine le temps pour Modeste d'aimer (comme on aime vite à cet âge !) et pour Lucien de se préparer une retraite. Elle se souvient que

les deux belles-mères ont été, pour une saison, la risée du village parce qu'on a affirmé qu'elles deux, oui, elles s'aimaient bien. En elle le calme s'était vite établi. Ce front barré, ces yeux immobiles comme un ciel de pluie, cette subite distance où l'amour déçu l'avait mise de sa fille, tout cela l'avait bien un peu épouvantée. Pour réduire son épouvante, elle n'usa pas d'explications. Elle laissa faire le temps... Mais, durant de longs mois, Modeste avait battu la vitre froide du destin...

Sept heures la libérèrent de ses pensées.

— De faire le bien on ne récolte que le bien...

Une phrase, toujours la même, apparemment en porte-à-faux, concluait toutes ses réflexions.

Elle prit à l'évier la cruche ventruée et vernissée couleur de citrouille, poussa la porte.

Dehors c'était depuis longtemps le soleil, dans le ciel et sur les toits. Mais la rue gardait encore son odeur fraîche de nuit. Au-dessus des toits l'air se consumait en claire flamme. Dans le ciel haut, ivres d'air jeune, les hirondelles poursuivaient leurs arabesques. Parfois, descendant au ras des toits, elles jetaient des cris pareils à des effrois d'enfants joueurs.

— La journée sera chaude, pensa-t-elle, arrêtée au nord de la rue pour laisser s'écouler le troupeau communal.

Les chèvres trottaient menu vers les garrigues rousses où, au soleil, flamboyaient les pierres.

— Il faut y aller, jeta le chevrier, en passant, comme un salut.

Il faut y aller ! Une grande lassitude lui emplit le corps. Les hommes, les vieillards, les enfants, les femmes, les filles, qui à la vigne, qui aux champs, qui au logis, tous y allaient d'un même élan résigné. Les travaux de sa rude journée passèrent en images dans sa tête. Mais comment résister à tous ces appels confus des êtres et des choses?...

Autour de la pompe s'agglutinaient des femmes qui

avaient posé leur cruche à terre en attendant leur tour. Elles reposaient leurs bras sur leurs flancs larges ou les avaient abandonnés, juchés en haut de leur ventre rebondi. Toutes parlaient du « savez-vous ce qui arrive ? » Et ce qui arrivait faisait leur face animée. Les unes portaient la nouvelle comme au siècle dernier les chapeaux : touffus, menaçants, haut épinglés. Peut-être étaient-ce les moins dangereuses, celles qui font feu de tout bois, qui aiment les grandes flambées, mais que le lendemain retrouvé mornes devant la trame grise des jours. D'autres gardaient, au fond de leurs prunelles, la petite flamme en veilleuse au chevet de leur contentement. Elle sut là, à mesure que se remplissaient lentement les cruches, que la nouvelle, entrée par le haut du village, avait sauté de porte en porte jusqu'aux rives du Daly, que mille volets l'avaient sonnée sur la calcine des vieux murs. Maintenant, autour des trente pompes du village, au lavoir communal, aux fours des boulangers, elle formait des groupes compacts, avides de parler, d'entendre et d'apporter à la communauté leur part de réprobation.

Louise remplit sa cruche sans qu'on lui adressât la parole. Elle s'en revint, le bras lourd. Une lourdeur pareille lui pesait au cœur.

— Suis-je bête ! se disait-elle.

Et elle pensait à la Nane, la mère de Lucien.

## II

« Mais, le soir, ne liez point  
ces gerbes vaines. »

Charles PÉGY.

(*Le mystère des Saints Innocents.*)

Lorsqu'enfin les derniers pas eurent résonné sur la terre sèche de la rue, Lucien se coucha. Un instant, au fond d'une étable, un chien jappa au calme revenu. Devant la maison, jusqu'au premier matin, la pompe garderait son mutisme. La nuit lui donnait, pour de longues heures, le silence dont il pensait avoir besoin. Mais aussitôt émergea de ce silence, comme un bruit sourd d'écluse, son tumulte intérieur.

Il le voyait bien maintenant ; il n'avait couru que vers un leurre. De cette journée d'emmuré volontaire dont il désespérait de voir la fin, il avait interprété la texture de sons et de voix comme l'aveugle, sous ses doigts, la pensée, aux aspérités de sa table de Haüy. La vie continuait certes. Les pas familiers avaient animé, tout le jour, la rue sonore. Aux carrefours, la corne de l'appareteur avait éclaté. Tous les bruits, tous les sons étaient venus à lui, avec leurs figures connues : les lointains si longtemps délaissés mais toujours fidèles, les proches comme les membres d'une même famille habitués aux lieux et aux heures. Mais derrière les sons, derrière les voix, sont les hommes. Lucien sait que c'est eux qu'il a épiés tout le jour. Il connaît leurs besoins. il sait que, comme les feux d'été sur les garrigues, leurs haines et leur grandeur n'ont pas de limite.

Et bien oui, il se l'avoue : Abattu sur les draps, il a peur. Il craint sa faiblesse, mais combien plus celle de

tous ces hommes qu'à cette heure le harcèlement a supprimés, anéantis dans le sommeil.

Essayer de se prendre à la gorge? S'interroger? A quoi bon? Quoiqu'il fasse assez de cas d'une logique rigoureuse, il connaît, pour l'avoir éprouvée dans la vie, l'amère vanité des parfaites explications. Si les actes paraissent simples dans leur épanouissement, qui en dira les informes gestations? qui en suivra, jusqu'aux secrètes sources, les cheminements multiples? Se connaître! Il a mis toute son intelligence (dont il n'est pas peu fier) à parcourir ses mouvantes limites. Il sourit presque à la pensée de ses prétendues découvertes. Le champ, qu'il avait cru borner à tous les horizons, est bien plus vaste qu'il ne pensait... Aussi bien était-il plus appliqué à vivre. Et voilà qu'il suffit d'un faux pas pour qu'aussitôt il se sente vaincu...

Avant la nuit, dans la cuisine déjà obscurcie à cause du rideau de la fenêtre, il est descendu. Des mains fidèles avaient préparé son repas sur la table. Aucune faim, lui semblait-il, ne le poussait hors de sa chambre, mais le besoin anxieux du regard maternel.

Sur la pierre du seuil, devant le rideau de sac, Micou, son grand-père était assis, immobile, dans sa blouse empesée des dimanches. Un moment, il a pensé de s'asseoir à son côté comme il le faisait tous les soirs. Pendant que sa mère fourrageait à l'écurie (elle donnait à l'âne) il a avalé le repas, pris soudain d'une faim vorace. Dans son dos :

— Veux-tu du café?

Pauvre mère! Comme chaque soir, sur le coin de la table, elle a posé la tasse fumante, a mis le sucre. Alors il a levé les yeux. L'ombre de la nuit commençante, plus complice que ne le sont les ténèbres, s'est chargée de leur gêne. Puisqu'elle ne l'a pas fait tout de suite, il a senti qu'elle ne briserait pas la pudeur qui, dans la famille, n'a jamais permis qu'on abordât, même d'une façon voilée, un sujet indécent...

Pourtant, couché sur le dos, dans la chambre étouffante, il se sent plus prisonnier que dans une forteresse. Chaque jour, patiemment, avec une conscience d'insecte, il se l'est bâtie la prison ! C'est que, il le sent bien, il faut à son accomplissement ces vieux murs, la bénédiction de ces vastes platanes épandus sur les toits, et cette atmosphère presque toute l'année balayée de vents... Aujourd'hui surtout qu'il souffre, il mesure le souverain pouvoir de cette emprise...

L'obscurité d'une nuit sans lune amasse aux coins de la chambre des paquets noirs où, seule, la glace fait un sourire triste. Parfois, par la chambre à la fenêtre ouverte, voyagent, presque insensibles, des nappes d'air. Alors, un vol d'ombres descend sur le carrelage, y palpète quelques secondes, puis s'envole ; et les platanes de la placette respirent la nuit avec un bruit fluide de feuilles...

Maintenant, du plus lointain de ses souvenirs, l'enfant qu'il a été (que nous sommes toujours sous le sédiment de l'âge) s'effraie de se constater différent des autres. L'est-il vraiment ? Jamais la vie du village ne l'a enserré au point qu'il en sentît une gêne. Jamais, aussi loin qu'il regarde, nulle impression que le milieu où il a vécu ne fût le sien. Mais il diffère de ses frères et il ne saurait dire — du moins avec certitude et précision — en quoi. Par contre, ce qu'il sait bien, c'est que, comme dans la plupart des familles, les frères ennemis feront toujours, en dépit des mésententes, même à l'ultime minute de la haine, le geste des réconciliations.

Par faiblesse, pour fuir le présent, l'enfant qu'il est toujours remonte les années révolues. Pour sa joie, autant que pour son étonnement et sa tristesse, voilà que, même sous ses actes les plus ordinaires, il découvre des étrangetés. Non pour les éclairer, mais pour s'en repaître — comme on recherche ces fruits exotiques dont on n'a vu ni la croissance ni l'arbre qui les a produits, mais dont on aime, sans que rien ne le fît pressentir, la saveur —

il lui vient un besoin de les revivre. La solitude où l'enferme la nuit d'été, le repliement sur soi-même où le force un acte dont il craint les conséquences, font qu'il redevient, avec une délicieuse angoisse, l'enfant qu'il a été. Les yeux ouverts, il suit l'adolescent qui, après avoir musé des heures sous les roures maigres des garrigues que le soir violace, descend gravement les pentes. En bas, dans la vallée, miroite le filet d'eau du Daly que l'été finit de boire. La promenade est immobile comme une île. La vie partout se suspend. Le Pla ne remue pas une feuille. Il n'y a qu'un vide immense dans le monde. Lui marche droit par les rocaïlles incendiées, le soleil dans les yeux. Il s'accroche aux bras nerveux des broussailles et la sensation de tenu ne lui parvient que comme dans un rêve. Si on l'apercevait, on le prendrait pour un simple, les cheveux flambants au soleil au-dessus d'une figure rouge comme un temple. Avec la moindre altitude, la notion du réel monte à son cerveau : c'est comme une levée d'écluse lorsque l'eau rentre dans le bac, doucement. Cela vient d'en bas, insensiblement, et se manifeste comme quand l'amnésie diminue dans un membre. Et quand, enfin réveillé, après la douche froide du pont du chemin de fer, il se trouve face à face avec un homme, avec un jeune homme de son âge, il passe sans un mot, ou bien lance : « hep » ! (comme c'est l'usage dans le pays) honteux, ayant à cacher quelque chose qu'il ne peut lui-même débrouiller. Pour un peu, il croirait avoir commis une mauvaise action...

Jeudis vagabonds dans les Aspres, baignades dans le Daly, disputes sur la place, fêtes, partout l'enfant frénétique qu'il était pourtant traînait déjà un enthousiasme refroidi au milieu des joies simples de ces hommes. Force lui est de reconnaître qu'il a été, parmi eux, un enfant solitaire, que cette nature sèche et rude, ingrate, fut le seul aliment vraiment solide de sa jeunesse ; et que, s'il aime les hommes, c'est à cause de cette sécheresse, de cette rudesse. Il les aime parce que, dans ce pays,

l'acharnement du ciel et de la terre à détruire leur bonheur a quelque chose de tragique : que s'abat, au milieu de l'été brûlant, l'orage de grêle qui dévaste, aussi imprévu, aussi subit que le destin ; que s'installe et dure et persiste encore, jusqu'à la cruauté, la canicule impitoyable dans un ciel innocent : que la tramontane défait, d'un geste délibéré et en plein ciel, les plus belles promesses de récoltes, cueillant les fleurs et les épandant sur le village désolé comme une dérision... Et, soudain, ce sentiment — qu'aujourd'hui seulement il découvre et précise — qu'il s'est mis à l'écart de leurs misères ; qu'il ne les connaît, ces misères, que d'une façon tout intellectuelle ; que sa plus grande trahison c'est, justement, de les avoir évitées en sachant toute la cruauté, de n'avoir pas participé effectivement à la vie de ces hommes. Parmi eux, il est parvenu à sortir de sa condition, à se hausser au-dessus, pour que, tout en restant compréhensif, il ne fût point touché dans sa chair et dans son âme. Bref, la forme la plus complète de l'égoïsme et de la trahison. Alors ? Mieux vaudrait n'avoir point, dans son cœur, à leur égard, cette pitié humiliante... Est-ce cela le motif de sa gêne ? Il ne sait... Et il s'interroge sans parvenir à démêler, dans le ciment dont il est fait, ce qui le marque. Aussi loin que les souvenirs des grands-parents lui permettent d'imaginer, il ne situe, dans sa lignée, que des hommes massifs tombés à Sainte-Marie, les uns des montagnes pyrénéennes, d'autres des tartanes de Collioure. Les premiers lui ont donné ses yeux clairs ; des seconds il a hérité, avec le poil noir et la peau brune, cette vigueur un peu ramassée. Avec ça des mains épaisses faites pour les durs travaux. Aucun ascendant n'a pu modifier les doigts courts aux ongles carrés, durs comme la pierre. Même cet arrière-grand-père (qu'il a connu comme dans un rêve) qu'une soudaine soif de fortune, d'aventures ou de folie poussa vers « les Amériques ». Sans que cela ait décoré, à ses yeux, le prestige du prodigue de la famille, il a assez entendu, aux veillées,



raconter comment il revint, couvert de poux, les poches plates, les pieds comme une bouillie sanglante d'avoir parcouru, au retour, la France du Nord au Sud. Qui saura jamais quel rêve l'arracha aux garrigues solitaires? Serait-ce de lui qu'il tient cette mélancolie qu'il juge souvent ridicule et gênante mais qu'il entretient — il se l'avoue (y attacherait-il une distinction?) — pour sa propre joie? Devrait-il à cet aïeul, dont la photographie pâlit dans un cadre sur la commode, une âme insatisfaite? Que savons-nous de ceux qui nous ont donné leur sang? Rien, sinon des vertus trop magnifiques ou des vices trop enfouis; un répertoire d'habitudes, des tics, une intonation, un mot, une phrase grâce auxquels, tant bien que mal, nous imaginons un corps, une âme. Mais, de leur être profond, de ce qu'ils furent peut-être toute leur vie, sans qu'on le soupçonnât, rien. Ainsi des rivières, des ruisseaux, de la mer, de la vie, de tout ce qui coule, la surface irisée ou sombre seulement, jamais le fond pollué ou clair...

Lucien sent qu'il glisse vers des pensées débilantes autant par goût que par désir d'échapper au présent. Depuis un moment il pense, avec amertume, au peu de responsabilité consciente de nos actes. Et pourtant les hommes s'en parent comme d'une auréole ou en couvrent les autres comme d'une lèpre...

Il serre les dents, écoute complaisamment sa révolte. Des noms lui viennent qu'il prononce tout haut : le Boulat, le Chichou qui ont des bâtards et qui leur ressemblent. Ils ne s'en soucient pas plus que les chiens de leurs chiots. Le Magre qui partage le lit de la Lique pendant que le mari court les marchés. Et tant d'autres ! Il pourrait les dénombrer tous ceux qui, dans le village, portent leur ignominie allègrement. De se répéter leurs noms, le mêle à ces hommes. Mais il n'est pas dupe de son impossible désir. S'il se refuse de toute sa clairvoyance de faire de « cela » une faute, pas plus il n'accepte de s'en faire une gloire. Certes, les vertus de ces hommes,

les plus saines, les moins contestées, il les porte toujours en soi, préservées d'être si chères. Mais, comme on voile une lumière trop généreuse, il les filtre au tamis de sentiments plus fins. Que leur apporterait-il à ces hommes têtus et si susceptibles sinon et d'abord des différences qu'il tient pour aussi précieuses que leurs vertus? Pas plus que l'eau ne remonte aux sources, il ne peut revenir vers eux. Peut-il les dominer? Il y faut tant de courage et si peu de scrupule! Au confluent de la rencontre, l'homme vraiment fort sait imposer sa direction. A sa façon, il sent bien que, d'une manière plus subtile, il les a dominés, les a forcés de plier genou, de rentrer leur rancune devant sa patiente ascension. Il les a laissés à leurs champs, à leurs vignes, à leur misère. Il a été fort, de la force des siens et de la sienne propre. Mais il ne fallait plus, désormais, un défaut à l'armure nouvelle par où il pût devenir vulnérable et attirer sur lui la rancœur et la colère des abandonnés...

D'un coup, il se retourne sur le lit, tâtonne des pieds et des mains vers les places fraîches, bientôt tiédies. La nuit s'écoule comme un fleuve tranquille sans que l'heure apporte nulle fraîcheur. Il se lève, promène ses pieds brûlants sur le carrelage frais de la chambre, s'accoude à la fenêtre.

Dehors, en haut de la croisée, le bleu intense du ciel paraît solidifié. Des étoiles lourdes y clignotent, pareilles à des milliers de bulles qu'une bouche d'enfant soufflerait. Parfois, à terre, la nappe d'air s'étire, paresseuse, remue d'une brassée molle les platanes dormants. Et cette vie, venue on ne sait d'où, s'en va de même. Alors, seul le silence vit, coupé d'un rare clapotis de chaîne éclos au fond d'une étable, d'un ébrouement, d'un grognement imprécis d'animal! Sainte-Marie dort de toutes ses maisons et de tous ses arbres...

Sur leurs semelles de corde, deux hommes débouchent sur la placette. Seule, la blancheur de leur chemise surgit dans la nuit. De temps à autre, la cigarette qu'ils aspirent

éclaire le bas de leur visage. Sachant que, par ces temps plats, les voix entrent au plus profond des chambres ouvertes sur la nuit, ils parlent bas. Sous sa fenêtre, ils se taisent. Du tournant, en écho, un seul mot qu'il devine plutôt qu'il ne l'entend :

— Salaud ! lui écrase, en pleine figure, le mur d'en face . . .

Depuis un moment, il se répète ce mot, le premier que le village lui jette. Et il lui est clair qu'il n'en attendait pas d'autre, qu'un mot moins injuste l'eût desservi. Car il ne peut y avoir, pour ces hommes, de mots injustes. Y a-t-il une justice qui veuille leurs récoltes amoindries par des soleils desséchants ou brûlés par des gelées tardives ? Leur vie est faite d'acceptation continuelle. En eux toute vraie joie est conditionnée. Une désespérance fait lever dans leur sang une haine anonyme. Leur cœur en est saturé de cette haine inemployée, pressante d'être sans objet, et que le hasard libérera toute et la fera s'abattre comme sur leurs récoltes la grêle rapide et aveugle. La bonne revanche ! L'opportun soulagement et la seule vraie joie !

Lucien se dit aussitôt .

— Voilà que, de plein gré, je leur rends des armes. Drôle de façon de combattre ! Mais, si je connais leur force dans le mal, je sais aussi qu'à l'occasion et avec la même fougue elle peut servir la grandeur. Seulement, ils manquent de discernement aussitôt que leur regard se lève de terre. Alors, leur force s'emploie à fond pour des fins inhumaines. Aveuglement, elle fonce, sans égard aucun, dévastatrice comme une guerre. Il y a des gens au pilori sur les places ensoleillées des villages, des hommes pour qui le vent des garrigues parle au cœur . . .

Alors ? Fuir ? Il s'accorde, d'y songer, une complaisance. Toute fuite est d'abord un arrachement. On ne peut fuir sans égoïsme et il ne s'aime pas assez pour tenter cette libération. Dans son bagage, l'excédent serait de regrets . . .

Clairement, lui apparaît qu'il n'est plus fait pour une lutte ouverte. Il se trouve sans armes devant ces âmes simples et implacables. Il ne cherche rien tant qu'une sorte de lutte faite d'usure, de patience, pour laquelle, il le sait bien, il lui faudra remiser ce front trop haut, ce cœur trop vaste et faire montre d'humilité.

Et, soudain, il a honte de sa faiblesse : pour les siens, pour Claire surtout, fiancée découronnée, qu'un destin aveugle vient d'anéantir parmi ses rêves...

Tard dans la nuit, las, vidé d'amertume, il coule à pic dans le sommeil.

.....

Entre les vignes d'été, plus bleues que vertes, noyées de sulfate de cuivre, il montait, d'un pied souple chaussé de corde, le chemin des Siourères. Devant lui, la Barre dressait sa masse sombre sur l'indécis du ciel. Avant qu'il n'eût atteint les Siourères, comme un enfant qui sent monter la joie à ses joues, la large coupe du ciel passa du pâle au vermeil. A l'Ouest, le bleu profond des Corbières tourna. Les garrigues se vêtirent de leurs chênes-verts et de leurs ronces ; des carrières de pierres montrèrent leurs flancs d'animaux écorchés. Il se retourna vers le village. Le chemin qu'il venait de suivre y tombait avec une rectitude de fil à plomb. A droite et à gauche, les routes, moins pressées d'y venir, prenaient des courbes et le Daly, à sec, n'était qu'un immense autostrade bordé de vert où deux ponts formaient d'inutiles arcs de triomphe. Le village s'éveillait, rose de tuiles. Dans la verdure, le clocher disparaissait ; mais Lucien en devinait l'endroit à proximité de la Place couronnée de platanes. Ce chemin vert au-dessus des toits, c'était la rue de la promenade et ce cyprès, piqué comme une aiguille dans le ciel, c'était celui du jardin de M. Bastide le percepteur, son patron. La promenade, elle, amarrée au bord du Daly, avait l'air d'une de ces bâches vertes dont les rouliers « ariégeois » recouvrent les charretées de foin quand ils descendent de la montagne...

Une joie simple le baigne tout entier, et son âme est rose et claire comme les toits du village renaissant. La fatigue emprisonnée dans ses mollets lui est aussi douce que l'émotion de son cœur. Ce n'est certes pas d'avoir grimpé le raidillon des Siourères qui le transporte ni même que, en se retournant, le village lui soit entré par les yeux jusqu'au cœur. Son émotion il la sent venir de plus loin, mûrie d'un coup, tous pétales séparés, comme ces roses que l'on surprend à s'ouvrir au soleil. Ce matin il est parmi les conquérants dont il sent l'orgueil le soulever. Mais son orgueil est tout intérieur. Que d'une lignée de paysans il ait été le premier à volontairement se fourvoyer, il n'en saisit pas, même à cette heure, l'obscur nécessité et la raison profonde et ténue. Peu lui importe d'ailleurs. Ce n'est ni la joie d'une domination qui le trouble, ni la conscience d'une différence qui l'étreint, mais la sensation nette d'un épanouissement au sommet qui est le sien, dans un climat qui lui est nécessaire...

Il voit clair en lui, enfin. Jusqu'ici, obscurément, il n'avait suivi qu'un désir aussi impérieux qu'un instinct : se différencier. Tout l'y poussait. Et d'abord les siens et surtout sa mère. D'y aider avec le meilleur de lui-même, d'y user son courageux entêtement, obscurément lui fournissait la preuve de l'excellence de son choix... Il est comblé. Après le sentier de forêt, voici la clairière et le plein ciel. Devant lui, droites et nettes, montent dans l'air vitrifié, les fumées. Montaient aussi, avec la même lenteur droite, ses espérances... Maintenant il ne saute jamais dans l'avenir sans que cette boule heureuse gonfle comme un pain dans sa poitrine, éclate son cœur... Depuis des mois, l'impatience l'agace. Il en veut un peu à Claire, sa fiancée, et son amour se teinte de mélancolie. Là-bas, dans la maison épaulée au clocher, il la devine dans la chambre obscure. Une odeur de mystère semble baigner la garrigue endormie. Et, brusquement, son émotion éclate dans un rire...

Il s'était remis en marche. Les Siourères dépassées, le

chemin se borda de ronces. Avant le Pla des Roches, il prit à droite par la traverse à flanc de garrigue. Ses espadrilles glissaient sur le schiste émietté. La terre pauvre ne montrait plus que des os. De loin en loin, la boule d'un genévrier. Puis, en haut, l'épaule nue de la garrigue sur le ciel. Sous le vent il eut chaud, accéléra le pas, huma l'air marin de la cime. Devant lui, la vieillesse vignes s'encastrait dans la garrigue. On y voyait de vieilles souches musclées comme des bras, barbues, nourries de terre saine. Les raisins, portés haut, préservés des dangers du sol, étincelaient au soleil. Il y avait des grenaches serrés comme des poings noirs, des picpouls aux teintes de pigeon, des muscats dont les grains avaient la transparence des prunelles claires. Il en cueillit qu'il rangea avec soin dans le panier et qu'il recouvrit de feuilles fraîches au-dessous argenté...

Comme il allait descendre, l'angélus de Sainte-Marie cahota longuement d'une garrigue à l'autre. Il avait bien le temps. Il s'allongea sous un cyprès.

C'est alors qu'Adoracion passa.

Elle descendait du « Pas de l'Ase ». Le Corse y possédait, au fond d'une garrigue, la plus vieille vigne de la commune. On ne comprenait pas qu'il s'obstinât à la garder, à la disputer aux ronces chaque année plus envahissantes, plus étouffantes. « Mais, disait le Corse avec orgueil, si le profit est maigre, la qualité est sans égale ». Il disait vrai.

Ce matin-là, comme à l'habitude, dès l'aube, la Philippine avait dit à Adoracion :

— Prends le seau, monte au pailleur, donne aux poules...

C'était, pour l'innocente, le premier travail de la journée. Deux fois par jour, le matin et l'après-midi, elle allait donner à la volaille. Il lui suffisait de voir le seau à pâtée pour qu'elle comprît.

Puis, la Philippine lui avait mis en main un panier et, appuyant sur les mots, s'y arrêtant :

— Ça, vois-tu, c'est pour mettre les raisins. Quand

tu auras donné aux poules, va au Pas de l'Ase. Prends la route du cimetière et ensuite le chemin des Siourères. Le Corse est là-haut... Tu en descendras un panier de raisins... Au Pas de l'Ase! hein!... par les Siourères, avait répété cinq ou six fois la Philippine... quand tu auras donné aux poules!

Adoracion avait compris. Ce n'était pas la première fois qu'elle allait au Pas de l'Ase. L'habitude des mêmes mots finissait par éveiller, dans sa rétive mémoire un pâle écho, suffisant tout de même pour qu'elle ne s'égarât pas.

Maintenant elle descendait. Elle posa le panier sur la murette en pierres sèches au pied de laquelle Lucien venait de s'étendre...

Eut-il un signe à lui faire?

Ce fut bref : sur terre un enchevêtrement de gestes maladroits, dans le ciel un tournoiement furieux d'ailes...

Le cyprès, au-dessus d'eux, balançait d'un bloc, au vent marin, dans un bruit de mât sa quenouille résineuse.

### III

« Une femme toute seule ne fait pas un homme. »

FRANÇOIS MAURIAC.  
(*Le Mal*).

Tout le village savait que Lucien avait abusé d'Adoration. Pour Nane, la mère de Lucien, c'était tout le monde qui le savait.

Dans la cuisine encore sombre où elle s'agitait, le village, depuis huit jours, entraît avec toutes ses bouches remuantes, tous ses yeux de coin, tous ses bras pleins de gestes. Elle allait, nerveuse et troublée, de l'évier au fourneau, à la poursuite d'anciens gestes qui la fuyaient. Subitement sa tête lui semblait si vide ! Presque aussitôt une pensée, toujours la même, l'emplissait très vite jusqu'à faire un énorme volume qui lui bouchait les oreilles et brouillait ses yeux. Son cœur battait fort. Alors elle attendait, prostrée sur une chaise, que l'esprit lui revînt avec le courage.

Elle négligeait celles pour qui c'est devenu une fonction de colporter et d'entretenir les nouvelles. Nane savait comment la Philippine et tant d'autres s'y prenaient. De crainte que sourde la jalousie, on se les raconte fort, les bonnes, on y intéresse le plus de personnes possible, au grand jour. Les mauvaises, on n'a pas l'air de les dire, on les enrobe comme des pilules ; on tâche à les ouvrir sans les déflorer. Ce qui occupait le plus Nane, c'était les soi-disant indifférentes. Car il n'y en avait pas d'indifférentes ! Il n'y en a jamais dans les villages. L'indifférence est de la ville, mais ici, tous parents de loin



ou de près, ils forment une grande famille emmêlée dans un réseau de sang et d'intérêts. Elle savait bien qu'on ne lui dirait pas :

— Ton fils est un foutu vaurien !

Ça non. Au grand jour, on ne lui donnerait pas la possibilité de le défendre. Non, personne ne voudrait d'une lutte ouverte : car les actions mauvaises se trament toujours dans l'ombre et tous les malheurs des hommes viennent de ce qu'ils ne se parlent pas. Sur les places des villages, aux carrefours des villes, dans de grandes salles, ils s'appliquent, avec une obstination forcenée, à sa cacher le plus possible les uns des autres. Ils ont toujours besoin de se voir, non pour se mieux connaître, mais pour se savoir chaque jour plus étrangers, pour veiller si, de leur être profond, rien n'a filtré vers le semblable. Et ils sont réjouis de ces façades qu'ils se peignent chacun pour les autres, et du sanctuaire de leur cœur et de leur âme où ne pénètrent jamais leurs frères.

Non, on ne lui dirait pas :

— Ton fils est un foutu vaurien...

C'eût été trop beau cette bataille.

Mais plutôt, chez l'épicier, au milieu de la place, là, cernée de regards, ou peut-être dans le fournil du boulanger :

— Ce n'est pas vrai, Nane, ce qu'on raconte ! Que les gens sont donc méchants...

Et sous l'auvent du foulard noir les yeux aigus, un moment appuyés, sauteraient vite, d'un bond silencieux, sur les pains luisants et ronds, s'y poseraient avec le détachement des âmes tranquilles. On la laisserait avec sa peine à l'encan dont personne ne voudrait. Un peu partout, on lui montrerait que la vie se déroule et qu'à ce déroulement elle n'a plus part. Il ne resterait, au fond d'elle-même, que ses soucis que chaque jour le même levain gonflerait...

Tout en rangeant la vaisselle dans le vieux buffet, elle ravalait une boule qui s'obstinait d'éclorre dans sa poi-

trine. Sur la toile cirée elle essuyait la mare que les assiettes y avaient faite en s'égouttant toute la nuit. Puis elle s'occupa du fourneau qui tirait mal.

— Ce sera encore du marin, pensa-t-elle, en tournant la clef du poêle où chauffait le café de Jaume, son mari.

Le jour était entré à pas vifs. Le potager, dos à la rue, luisait faiblement de toutes ses cafetières blanches. Et au rideau de la fenêtre en broderie espagnole, les yeux ovales des fleurs s'ouvraient teintés d'air rose. Depuis un moment, dans la rue, des pas souples passaient. Parfois un bruit montant de chariot venait buter à la façade, tournait le coin de la maison dans un fracas de harnais tendus, s'élançait vers la place. Puis, dans le silence revenu, c'étaient les platanes qui, des feuilles faitières voyant le ciel rougir au-dessus de la Barre, s'éveillaient de tous leurs moineaux. Cela faisait dans la cuisine un bruit discordant avec des pleins et des creux, des reprises assourdissantes comme, après un silence attentif, les discussions s'empoignent. Ils en avaient à s'en dire tous ces oiseaux ! Mais ce n'était que des choses de joie...

Au-dessus d'elle les pas de Jaume résonnaient. Quand elle l'entendit par trois fois racler sa gorge, elle sut qu'il allait descendre. Le café, sur la table, fumait. La tasse était pleine jusqu'au bord et la crème y faisait, au milieu, une île claire.

Comme à son habitude, il ne dirait rien. Elle mesura sa solitude à son silence et à son acceptation. Créer des joies, les leur donner en pâture jusqu'à n'en rien garder pour soi-même, c'était là son rôle et le fondement de sa force. Qu'on lui eût abandonné peu à peu beaucoup de soins qui incombait aux hommes avait, sous ses rechignements, exalté son courage. Elle était fière et légère sous le poids dont on l'accablait. Mais elle était femme. A l'ultime minute, sur la route longtemps parcourue où aujourd'hui elle se trouvait si lasse et si vieille, il lui manquait la parole réconfortante, l'épaule amie qui aurait fait le fardeau moins lourd. Mais l'égoïsme des

hommes et leur travail âpre dans un horizon vaste, leur permet-il d'aller jusque là?

Dans l'écurie, l'âne et le chien réclamaient leur part de soleil. Jaume, accoudé à la table, mangeait lentement, le couteau levé. Quand il eut avalé son café, il logea son couteau au fond de sa poche, se cura les dents avec une esquille de roseau, prit son sac et sa bouteille langée comme un nourrisson et sortit...

Elle allait dans la cuisine comme une mouche dans une bouteille. Elle ne se reconnaissait plus, elle que les travaux domestiques accaparaient toute d'ordinaire. Voilà huit jours qu'elle tournait, de la cuisine aux chambres, des chambres au grenier, fouillait partout, remuait dans des malles de vieilles choses sentant le tabac et la naphthaline, entrait à l'écurie, donnait à l'âne du foin dont il ne voulait plus et qui lui servait de litière. Elle s'épuisait à d'inutiles besognes, les manches retroussées sur ses bras forts et roux, jusqu'à la nuit. Alors elle s'affaissait sur une chaise derrière le rideau de la fenêtre, regardait le jour finir...

Nane rêvait à sa vie et ce lui était pénible. C'était des jours d'hiver aux vignes dans l'énervement de la tramontane, clairs et vifs en mars, pesants comme une mante en été, des nuits courtes où le sommeil la tenait assommée sous son poing lourd mais d'où le petit matin la tirait, vaillante comme une flamme. Ah! elle ne manquait pas de courage! On la citait comme un modèle. Des femmes exaltaient son courage pour diminuer celui de son mari; les maris pour rabaisser celui de leur femme...

Il lui était venu une fille d'abord, qu'elle avait perdue.

Dix lunes plus tard, le garçon avait usé les langes de la morte. Et, de ce jour, toute sa vie s'était enroulée autour de l'enfant. Sans faire de projets, tacitement, elle savait qu'il n'irait pas à la terre, elle qu'aucun travail ne rebutait. Mais si son cerveau ne connaissait pas de révolte, ses bras et ses reins se souvenaient. Elle n'eut qu'à le laisser faire, ses goûts couler comme un ruisseau tran-

quille. Elle le regardait par dessus l'abat-jour de la lampe, sérieux et pâle, penché sur ses devoirs étalés en pleine lumière. Les lignes, où les lettres couraient avec des gestes disciplinés, lui inspiraient un mystérieux respect. Elle n'eut rien à lui dire de ce qu'elle aurait eu tant de mal à expliquer si jamais elle y fût parvenue ! Rien, qu'à accepter ses goûts. Mais aujourd'hui, en y pensant bien, elle se disait qu'elle n'avait rien fait pour le donner à la terre. C'était une page qu'elle avait tacitement laissée en blanc. Lui ne s'était jamais plaint. Mais à l'âge où ses camarades délaissaient l'école pour la vigne, il aurait voulu les suivre. Le village ce n'étaient pas seulement les maisons, l'épicerie, la route, les fêtes. C'étaient aussi les grands espaces venteux vers la Plaine, les ravins mystérieux comme un conte du côté du Llinas, les grandes routes, les chemins pierreux au flanc des garrigues, les garrigues surtout avec leurs insectes et leurs oiseaux. Quand ils en revenaient le soir, tous ces hommes lents et usés, ils portaient, dans leurs vêtements de travail, toutes les senteurs de la terre et de l'air. Lucien les respirait aux vêtements usés et amples de son grand-père. Les après-midi d'hiver il aimait à les passer à la banquette de la place où les vieux rangés au soleil, toute la lumière dans leurs yeux morts, remuaient inlassablement des souvenirs de rocaïlle, de terre et d'air...

Quand il eut douze ans, il passa les jeudis à vagabonder dehors. Devina-t-elle, la mère sage, qu'il pouvait lui échapper ? Comprit-elle que toute cette force paysanne, qui gonflait sa carrure, ses grosses mains aux prises rudes, ses yeux vrillés loin, tout cela appelait les manches des bêches et des pics, réclamait les épuisants travaux de la terre, les pentes raides des Aspres, les horizons lointains ? Fallait-il ramener, au bon moment, la longe, retrécir le champ d'action de cette force qui s'éparpillait, la centrer, l'obliger à creuser sur place, en profondeur ! Elle ne se posa pas de questions, ne dressa aucun plan. Sûre intuition des mères ! Elle draina vers son sacrifice,

pour qu'en le découvrant son âme neuve en fût marquée pour toujours, la vierge pitié du jeune mâle.

La figure de sa mère, Lucien la découvrit alors seulement. Un éclairage insoupçonné lui donnait son expression réelle. Il « voyait » pour la première fois ce front bombé et court, ces yeux toujours préoccupés, ces joues plates, un peu creusées en leur milieu, accentuant ainsi l'ossature des pommettes. Dans chaque ride il devinait le patient labour d'un chagrin. Les déceptions ravalées avaient fait cette ronde plissée autour de la bouche. Avec épouvante, l'enfant découvrait l'injuste déchéance de ce corps. Et jusqu'aux bras puissants, dont les biceps d'homme tendaient la satinette noire, qui lui semblaient une monstrueuse rançon. Désormais, ce qu'il accomplirait serait pitoyable pour cette femme qui lui avait tout sacrifié sans qu'il ne demandât rien.

Nane glissa aux lisières des confidences où elle n'avait jamais permis que personne ne l'accompagnât.

— Bien sûr, ton père est un brave homme. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Personne ne peut rien lui reprocher. . . Mais il est sans ambition. . . Sans moi, nous serions les plus pauvres de Sainte-Marie et nous vivrions d'aumônes. . . Mais tu es trop jeune pour comprendre. . .

Elle s'arrêtait, les yeux fixes, consciente de la part d'inévitable injustice que renferme la sûreté de tout jugement humain.

Cependant, par pudeur, jamais un regard qui appelât la compassion n'enveloppait l'enfant.

Tout en parlant, sur la table, ses bras forts reposaient, les mains lasses de travail presque ouvertes. Son buste rond pesait d'un bloc sur la chaise sans affaissement ni détente, et ses jambes courtes ne touchaient le sol que si elle abaissait le bout des pieds. Elle ne connaissait, pendant la journée, que ce repos vigilant. . . Derrière l'enfant, sur le mur où s'accrochait le calendrier des postes et où l'abat-jour de la lampe mettait une bande d'ombre, elle semblait voir défiler ses souvenirs.

... Jaume et elle s'étaient pris d'amour. Aucun intérêt n'avait associé leur jeunesse, tous deux étant pareillement pauvres. Bien plus tard, il fallut qu'elle s'avouât l'avoir beaucoup aimé pour sa voix, qui, à cette époque, faisait « courir » tout le village ; pour sa jeunesse aussi dont le charme était fait d'une légèreté que le village, aberré par cette voix d'or, avait fini par trouver originale. N'était-il pas un artiste ? N'était-il pas l'honneur de Sainte-Marie, et ne venait-on pas de loin pour l'entendre ? Comment comprendre qu'elle fût allée, elle dont le travail joyeux était déjà la seule religion, vers le seul homme de Sainte-Marie pour qui chanter et rire faisaient tout le sel de la vie ? Une confiance née de l'admiration, l'orgueil de le voir partout souhaité et applaudi et, aussi, au fond d'elle-même, cette certitude massive que c'était l'unique, capable de satisfaire le peu de rêve qui hante l'imagination des têtes les plus solides, tout cela fit que les premières années furent un enchantement. Elle l'accompagnait partout. A Planar, à Riols, dans les cafés où les paysans, en l'écoutant, prenaient des airs connaisseurs, chez des particuliers où on l'invitait à l'occasion d'une fête, elle se tenait à ses côtés, triomphante de jeunesse et d'amour. Tour à tour c'était des chansons sentimentales où sa voix menue, si tendre, si filée, touchait ces cœurs frustes d'une douceur pareille à la caresse d'une main d'enfant ; ou bien des chansons d'amours malheureuses, toutes semblables, dont chacun faisait, d'un bloc, l'illustration d'une déception amoureuse. Lui, sans un geste, sans effort apparent, le visage levé, chantait comme on respire. Il s'essayait aux morceaux connus d'opérette, s'aventurait dans l'opéra-comique. Dès qu'il commençait, comme s'il se fût agi d'une escalade périlleuse dans un pays artificiellement accidenté, une impatiente angoisse portait ces hommes aux tournants des phrases, devant ces pics où devait, dans un suprême effort, atteindre la voix. La Nane devinait bien toute la difficulté technique de ce chant ; mais son cœur ne prenait aucun intérêt à ces

roucoulades où le gosier avait seul à faire. Invariablement, le même regret revenait après de flatteuses appréciations :

— Quel dommage qu'il ne sache pas la musique ! Un accompagnement qui saurait le suivre . . . et il n'aurait pas son égal.

Une idolâtrie insolite lui faisait, au lendemain de ces fêtes, accepter qu'il fût un peu plus enclin à une maussaderie douce. Alors elle compatissait à sa tristesse, éprouvait combien il était insatisfait et malheureux. Rien, pas même son amour, ne pourrait jamais faire qu'un jour leurs idéaux de vie se confondent. Elle finirait par accepter qu'il en fût ainsi . . .

Mais, coup sur coup, une fille qui ne vécut que quelques heures, puis Lucien tombèrent au milieu de leur bonheur comme un avertissement. Deux pénibles années passèrent pendant lesquelles Jaume promenait avec orgueil, comme un beau jouet, l'enfant jusque dans les cafés où on le fêtait toujours ; mais il ne se rangeait pas. Cependant la misère, que Nane courageusement défiait, s'installait au foyer. La voyait-il seulement ? Avait-il conscience que l'enfant c'était, au milieu du courant, cette pierre qui devait en changer le cours ? Nane, elle, sentit jusqu'à la souffrance l'insolite de l'amour qu'elle avait pour cet homme. La vie n'était pas faite de chansons. Elle seule le savait. S'il ne se fût agi que d'elle ! . . . Dès lors elle se retourna contre cet homme qu'elle chérissait, fit front. L'acharnement qu'elle mit à détruire son rêve le jeta dans des réalités pour lesquelles il n'était point fait. Il maudit, dans son cœur, le mariage et s'entoura de regrets. Désormais, il devint silencieux, accepta tout avec une passivité déconcertante, éluda toutes les responsabilités.

Nane sut ce qu'il en coûte d'avoir à maintenir un triomphe . . .

(à suivre.)

François TOLZA.

**MESSAGE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE :**

**CHANTS DE DÉTRESSE ET D'AMOUR.**

Ne te vante point de ton savoir :  
Prends conseil de l'ignorant comme du savant...  
Une bonne parole est cachée plus que l'émeraude.  
Et pourtant on la trouve chez les servantes du moulin.

MAXIMES DE PTAHHOTEP.

Le voyageur qui traverse l'Égypte à la recherche des vestiges légués par la civilisation millénaire des vieux pharaons se laisse éblouir par l'aspect monumental de ces œuvres plus qu'il ne pénètre l'esprit des hommes qui les ont créées. Aurait-il, d'ailleurs, — fasciné par cet art grandiose et l'insondable mystère qu'il semble celer, charmé aussi par quelques figures gentiment sculptées dans un calcaire doré ou peintes sur le stuc blanc, — la curiosité d'interroger les textes qui couvrent les parois des temples gigantesques et des tombes aux couloirs interminables, il sortirait, de cet examen laborieux, écrasé par la masse des formules inextricables du style officiel et par l'apparent galimatias des écrits religieux, que ces écrits fassent allusion à des faits mythologiques et cosmogoniques, à des cérémonies du rituel divin ou à des conceptions hétéroclites sur les régions de l'au-delà. La raison de cette incompréhension est certes notre propre ignorance, peut-être aussi, hélas ! notre impuissance : et



c'est là une leçon d'humilité à laquelle sont accoutumés les égyptologues conscients de la vanité de leurs efforts.

Pourtant, si les papyrus contiennent quelquefois de belles productions littéraires, où sont exprimés des sentiments plus humains, des pensées plus éternelles que les innombrables inscriptions laudatives ou les litanies adressées aux multiples divinités du panthéon égyptien, c'est aux privilégiés de l'égyptologie qu'il est réservé de les lire dans la langue originale et d'en apprécier ainsi tout l'attrait. Mais l'émotion que l'on éprouve devant ces pages vient de l'intuition plus qu'elle ne peut être traduite ; car, le système hiéroglyphique ne comportant pas de voyelles, nous n'avons qu'un dur squelette des mots que nous lisons : leur structure consonantique ; dès lors, pour l'ancien égyptien, tout ce qui fait l'harmonie d'une langue — l'accent tonique, la longueur des syllabes, le rythme général de la phrase — nous échappe, et c'est bien dommage, pour les œuvres en vers surtout, qui perdent ainsi beaucoup de leur sens musical.

Les extraits qui suivent sont de ceux que l'on pourrait appeler des pages d'anthologie lyrique : ils ont été réunis ici pour donner une idée de la poésie dans la littérature pharaonique et parce qu'ils sont empreints de ce charme, tantôt mélancolique, tantôt sensuel, qui, pour être goûté, n'exige point de commentaires.

#### LE DIALOGUE D'UN DÉSESPÉRÉ AVEC SON ÂME.

Le plus célèbre des ouvrages que les papyrus nous aient conservé est un écrit que d'aucuns appellent philosophique, d'autres, lyrique, et qui est à la fois de la poésie et de la philosophie.

Le début — partie essentielle — est malheureusement perdu ; mais ce qui reste du livre nous permet de reconstituer le sujet dans ses lignes générales. L'auteur, qui est plus un poète qu'un philosophe, dégouté de son

existence, cherche à se suicider. Une discussion éclate alors entre lui et son âme, et c'est là l'originalité de l'œuvre : l'âme — comme si elle était séparée du corps — parle à notre écrivain, critique ses idées et veut lui persuader de préférer l'amertume de cette vie aux énigmes de l'autre monde.

La composition est simple. Une courte phrase, qui est répétée devant chaque discours, nous permet de distinguer facilement les deux interlocuteurs : « J'ouvris ma bouche et dis à mon âme... — Alors mon âme parla et me répondit... » Quant à la langue, elle est du plus classique et du plus pur égyptien, enrichi d'images et d'expressions rares ou nouvelles qui, en embellissant le style, rendent aussi plus malaisée la compréhension du texte.

La première ligne du papyrus donne la fin d'un discours de l'âme, dont on peut deviner partiellement le contenu grâce à cette réponse de l'auteur :

— *C'en est trop pour moi aujourd'hui que mon âme ne soit pas d'accord avec moi... Que mon âme ne s'en aille pas, qu'elle se tienne près de moi...*

*Voyez, mon âme m'attaque (parce que) je ne l'écoute pas au moment où je me laisse entraîner vers la mort qui ne vient pas à moi (= le suicide) et que je me jette dans le feu pour me consumer...*

*Mon âme, c'est folie de vouloir persuader (?) un homme fatigué de la vie et de me retenir de la mort qui ne vient pas à moi. Rends-moi (donc) agréable l'Occident (= séjour des morts). Est-ce un malheur? C'est un moment de la vie, tels des arbres qui tombent...*

Puis il demande que les dieux prennent parti pour lui et exaucent son vœu.

Cependant l'âme lui reproche d'exprimer ainsi son désespoir ; mais notre homme, loin de renoncer à son idée, supplie encore son âme de l'accompagner dans l'autre monde ; car, lui dit-il :

— *Si tu me retiens de mourir de cette manière, tu ne trou-*

*veras pas [un endroit?] où te reposer dans l'Occident. Et pour la rassurer, il ajoute : Prends patience, mon âme... jusqu'à ce que mon héritier soit là, qui (me) fera des offrandes et se tiendra devant (ma) tombe le jour de l'enterrement...*

A ces paroles, l'âme répond par un long discours : qu'importent, proteste-t-elle, les funérailles et les pleurs des survivants ! Songe, déclare-t-elle au désabusé, qu'une fois enlevé de la maison et jeté dans le désert :

— *Tu ne reviendras plus en haut pour contempler les rayons du soleil!*

Puis elle lui prouve que devant la mort tous les hommes sont égaux : les glorieux pharaons, qui reposent en des pyramides indestructibles, comme les pauvres miséreux, abandonnés sur le rivage, sont condamnés au même sort, à l'oubli. Voici ses propres termes :

— *Ceux qui ont bâti en granit, ceux qui ont édifié des pyramides magnifiques en beau travail, (lorsqu')ils sont devenus des dieux, leurs tables d'offrandes sont demeurées vides comme (celles des) Misérables morts sur la berge sans laisser de descendants : l'eau en a pris sa part et l'ardeur du soleil, de même, la sienne ; (l'on dirait que) les poissons et la rive leur parlent.*

*Écoute-moi donc, car il est bon que les hommes obéissent. Abandonne-toi à la joie, oublie les soucis!*

Pour rendre ses paroles plus convaincantes encore, l'âme conte deux apologues, dont l'un surtout a un charme particulier. Un paysan a moissonné son champ et, ayant chargé une barque du produit de sa terre, il navigue vers sa maison, quand la nuit le surprend et aussi une violente tempête : les eaux, en emportant la barque du pauvre homme, livrent aux crocodiles sa fille. Pourtant, revenu à lui, le malheureux père se lamente moins sur cette jeune femme que sur les enfants qu'elle allait mettre au monde un jour et qui se sont brisés dans l'œuf, ayant vu la face du crocodile avant même d'avoir vécu.

Mais notre auteur, qu'aucun argument ne touche, s'adresse désormais à sa lyre pour chanter quatre poèmes

où il exprime toute sa détresse, ses souffrances et ses déboires, sa soif de mourir, son désir de pénétrer les mystères de l'au-delà, son aspiration vers Dieu. En voici quelques strophes :

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
Les compagnons sont vils,  
Les amis d'aujourd'hui, sans affection.*

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
Les cœurs sont envieux,  
Chacun dérobe le bien de son prochain.*

*[A qui parlerai-je aujourd'hui?]  
Le doux va à sa perte,  
L'arrogant a accès auprès de tous.*

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
(Même) celui qui a le visage serein est méchant,  
Le bien est négligé en tout lieu...*

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
Le fripon est devenu l'homme de confiance,  
Le frère, avec lequel on vit, un ennemi.*

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
On ne se souvient plus d'hier,  
On ne fait plus (le bien) à celui qui en a fait autrefois.*

*A qui parlerai-je aujourd'hui?  
Les compagnons sont mauvais,  
L'on est porté vers les étrangers, pour (trouver?) de la droi-  
[ture...]*

Un autre morceau encore, formé de la même façon et divisé en petits couplets de trois vers, — un refrain en tête, une phrase courte, et une autre plus longue :

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Telle la guérison (pour) un malade,  
Comme de (pouvoir) sortir après un accident.*

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Tel le parfum de la résine,  
Comme de s'abriter sous la tente un jour de vent.*

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Tel le parfum du lotus,  
Comme de s'asseoir au bord de l'ivresse.*

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Tel l'éloignement de l'orage,  
Comme revient un homme à son foyer après une (longue) expé-  
[dition.*

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Tel un ciel qui se dévoile.  
Telle, (pour) un homme, la découverte (?) de l'inconnu.*

*La mort est devant moi aujourd'hui  
Comme d'aspirer à revoir son foyer pour un homme  
Qui a passé de nombreuses années en captivité.*

Un homme que l'idée et le désir de la mort enivrent autant que l'odeur de l'encens, le parfum du lotus, la douceur du vin, se laissera-t-il jamais convaincre? A bout de ressources, l'âme, mi-ironique, mi-dépitée, autorise son compagnon à mettre fin à sa vie et lui promet de ne point l'abandonner dans sa nouvelle patrie :

— *Assez de lamentation, camarade! Jette-toi dans le feu et prends en partage la vie (de l'au-delà?), comme tu dis. Que*

*je reste ici, parce que tu aurais renoncé à l'Occident (= à l'idée de la mort), qu' (au contraire) tu rejoignes l'Occident et que ton corps aille sous la terre, je me poserai (auprès de toi) quand tu seras mort ; et alors nous aurons une (même) patrie en commun !*

Ces dernières paroles résument, en quelque sorte, le point essentiel de la discussion et la philosophie de l'écrivain. Faut-il donc supposer, chez les Égyptiens, — comme chez tant d'autres peuples, — une aversion pour le suicide et l'idée que l'âme d'un suicidé (peut-être seulement dans ce cas particulier du corps détruit par les flammes) ne reconnaîtrait pas ou renierait son maître lorsque celui-ci pénétrerait dans le monde infernal ? L'ouvrage que nous avons ici serait alors une tentative pour justifier le suicide quand il s'agit d'un homme qui a perdu la joie de vivre. Mais ce dialogue d'un désespéré avec son âme est-il un simple jeu littéraire imaginé par un romantique de la vieille Égypte qui a vécu intensément ce drame intérieur, cette lutte de conscience d'un homme qui, dans sa douleur, appelle la mort ? Doit-on, au contraire, scruter davantage le texte et chercher, derrière son apparence lyrique, une conception de cet aspect de l'âme que les Égyptiens nommaient le « ba » et qu'ils représentaient sous la forme d'un oiseau à tête humaine, — portrait du corps terrestre qui l'a abritée en cette vie, — cette âme dont notre auteur déclare qu'elle a pour mission de ne point le quitter, mais de l'accompagner jusque dans la mort, étant, par définition, destinée à élire patrie là où il voudra bien l'amener ? N'est-ce aussi qu'une image poétique, l'idée que la mort, loin d'être un malheur, est un *moment* de la vie, comme des arbres que l'on abat ? Le mot « vie » serait-il pris ici dans un sens métaphysique ? Et la comparaison avec la vie végétale est-elle fortuite ?

Quoi qu'il en soit, l'impression générale qui se dégage de la lecture de ce papyrus, c'est que deux grandes philosophies s'entrechoquent : l'une, pessimiste et amère,

ne voit que les souffrances de la vie et considère la mort comme le seul refuge pour l'homme, un séjour de paix éternelle pour l'âme ; l'autre, au contraire, épicurienne, veut qu'on oublie les peines et les soucis et que la joie seule domine notre existence.

#### LE CHANT DU HARPISTE.

Cet épicurisme nous étonnerait peut-être si, avec Hérodote, nous pensions que les Égyptiens étaient les plus religieux de tous les hommes. Mais nous sommes loin de l'époque où la découverte d'un conte populaire égyptien semblable aux Mille et Une Nuits faisait dire au grand Maspero : « Les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées avaient un renom de gravité si bien établi, que personne au monde ne les soupçonnait de s'être divertis à de pareilles futilités au temps où ils n'étaient encore momies qu'en espérance ». Le même Hérodote, d'ailleurs, n'a-t-il pas vu comment se comportaient les Égyptiens quand « ils n'étaient encore momies qu'en espérance ? » « Au cours des réunions chez les riches Égyptiens, déclare-t-il, après que le repas est terminé, un homme porte à la ronde une figurine de bois dans un cercueil, peinte et sculptée à l'imitation très exacte d'un mort, mesurant en tout environ une coudée ou deux ; il montre cette figure à chacun des convives en lui disant : « Regarde celui-là, et puis bois et prends du plaisir ; car, une fois mort, tu seras comme lui ». Voilà ce qu'ils font, pendant qu'ils sont réunis pour boire ».

Les tombes thébaines ont confirmé, en partie, le récit d'Hérodote. Ces peintures exquises qui représentent des banquets luxueux accompagnés de musique et de danse, montrent également, accroupi aux pieds du maître du logis, un vieil aveugle qui, faisant vibrer les cordes de sa harpe, chante en son langage simple de troubadour :

— *Des corps s'en vont, d'autres demeurent depuis le temps*

*des ancêtres. Les dieux (= les pharaons) qui vécutent autrefois reposent dans leurs pyramides : les nobles et les glorifiés, de même, qui sont inhumés dans leurs pyramides. Ceux qui ont bâti des châteaux, leurs demeures n'existent plus. Qu'en a-t-on fait? J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Hordedef (deux vieux sages) dont on ne cesse de répéter les sentences. Que sont leurs demeures? Leurs murs sont détruits, leurs maisons ne sont plus, comme si elles n'avaient jamais existé! Personne ne vient de là-bas pour parler de leur état et de leurs biens et pour réconforter nos cœurs jusqu'à ce que nous allions (aussi) là où ils allèrent. Abandonne-toi (donc) au plaisir pour faire oublier à ton cœur qu'on te béatifiera (un jour). Suis ton désir tant que tu vis... Fais un jour heureux et ne t'en soucie point! Personne jamais n'emporta ses biens avec soi. Nul ne partit qui pût revenir.*

Et voici une autre de ces chansons de harpistes, un peu moins mélancolique peut-être :

*— Les corps s'en vont depuis le temps du Dieu. Des générations (nouvelles?) viennent à leur place... Les hommes engendrent, les femmes conçoivent, toute narine respire l'air : (mais) que la terre s'éclaire, et leurs enfants tous (?) vont à leurs places (= à peine voient-ils le jour, qu'ils doivent rejoindre leurs parents dans la tombe). Fais (donc) un jour heureux!... Mets des onguents et des huiles fines tout ensemble devant tes narines et des guirlandes de lotus... sur le corps de ta compagne que tu chéris et qui est assise à tes côtés. Que chants et musique soient devant toi. Laisse tous les maux derrière toi, ne pense qu'aux plaisirs, jusqu'à ce que vienne ce jour où l'on aborde à la terre qui aime le silence... Fais (donc) un jour heureux!...*

\*  
\* \*

Telle devait être la morale pratique des vieux Égyptiens ; mais ceci est en contradiction avec les conseils de sobriété et de chasteté que les maîtres, à l'école, les parents, à la maison, donnaient à leurs disciples et à leurs enfants.



Qu'on lise, si l'on veut, ces diatribes contre le vin et la femme où l'on nous décrit l'égarément de l'homme ivre comparé à « une rame recourbée qui, dans la barque, n'obéit d'aucun côté », à « une chapelle sans dieu », à « une maison sans pain » et que l'on dépeint comme un être abject, effeminé, qui « reste assis à la maison, entouré de filles » et qui, une couronne de fleurs au cou, se fait enduire d'huile par elles, tambourine sur son ventre ou marche en titubant...

Qu'on regarde aussi le passage de son livre où le sage Ptahhotep dit à son fils :

— *Si tu veux prolonger l'amitié dans une maison où tu entres en maître, en frère ou en ami partout où tu entres, garde-toi d'approcher les femmes. L'endroit où elles se tiennent n'est pas bon... Des milliers d'hommes ont été égarés à cause d'elles (?). Un petit moment, tel un rêve, et c'est la mort pour qui l'a connu!...*

#### CHANTS D'AMOUR.

Mais bénis soient les jeunes gens qui ont méprisé la mort pour goûter ce bonheur d'une minute de rêve condamné par le Sage ; car ceux-là nous ont laissé, sur papyrus et sur tablettes de calcaire, de charmantes pages d'amour.

Voici, par exemple, un tout petit roman raconté en quelques lignes poétiques. C'est l'amant qui parle, voyant sa bien-aimée sur l'autre rive du Nil :

— *L'amour de ma belle est sur cette rive-là, le fleuve est entre (nous) et un crocodile se tient sur le banc de sable. Mais quand je descends dans l'eau, je marche sur les flots, mon cœur est raillant sur les eaux, qui sont comme terre sous mes pieds. C'est son amour qui me rend si fort.*

Arrivé chez sa belle, il s'exalte et crie :

— *Quand je l'embrasse et que ses lèvres s'ouvrent, je suis heureux (même) sans bière!*

L'ivresse du baiser éveille en lui d'autres sentiments encore, et il chante, mélancolique :

— *Que ne suis-je sa négresse, celle qui se tient à ses pieds !  
Je verrais alors la couleur de tous ses membres. . .*

Mais n'est-ce point la jeune fille qui a provoqué notre adolescent en lui adressant ce délicieux message :

— *Mon dieu, ô mon [bien aimé?], il est agréable d'aller  
à [l'étang?] pour me baigner en ta présence et te faire (voir)  
ma beauté dans ma chemise de lin fin lorsqu'elle est trempée. . .  
Je descends dans l'eau avec toi et je remonte vers toi, un poisson  
rouge tout beau sur mes doigts. . . Viens et contemple-moi.*

Les femmes d'Orient, si ardentes pourtant, ne sont point toutes aussi complaisantes. Un autre amoureux, plein d'espérance, a suivi, jusqu'à la maison, sa fiancée, qui lui a fermé la porte au nez :

*Le (mal) qu'elle m'a fait, la belle,  
Le lui tairai-je?  
Quand elle me laissa planté à l'entrée de sa maison  
Lorsqu'elle y pénétra :  
Elle ne m'accorda point un beau soulagement (?)  
En partageant (?) ma nuit.*

*J'ai passé par sa maison la nuit ;  
J'ai frappé, et il ne me fut point ouvert.  
— Belle nuit pour notre gardien! . . .*

Déçu, mais philosophe, notre amant envie, du moins, le portier dont le sommeil ne sera pas dérangé à cause de lui. Mais soudain, furieux de cette position humiliante, il se précipite sur la porte et crie, menaçant :

*Serrure, je vais (t')ouvrir!*

Ses efforts, pourtant, restent vains. Épuisé, il jette sans doute, vers la porte, un regard suppliant lorsqu'il dit :

*Porte, c'est toi mon destin! . . .*

Il n'est rien de plus lamentable qu'un amant délaissé, et jamais sujet ne fut plus souvent traité par les poètes. Voici, pour finir, quelques vers d'un vieux lyrique égyptien qui écrivait il y a trois mille ans :

*Sept (jours) jusques hier que je n'ai vu la belle!  
 La maladie m'a pénétré,  
 Je suis devenu lourd de mes membres,  
 Je ne reconnais plus mon propre corps.  
 Si les chefs-médecins viennent à moi,  
 Leurs remèdes ne réconfortent point mon cœur ;  
 Les magiciens, il n'y a point de ressources en eux :  
 On ne distingue point mon mal.  
 Ce que j'ai dit, voilà ce qui me rendra la vie :  
 C'est son nom qui me relèvera ;  
 Le va-et-vient de ses messagers, c'est ce qui ranime mon cœur.  
 Elle m'est salutaire, ma belle, plus que tous les remèdes ;  
 Elle est plus pour moi qu'une collection (de recettes) ;  
 Mon salut, c'est son arrivée du dehors.  
 Que je la revoie, et je recouvre la santé ;  
 Qu'elle ouvre son œil, et mes membres rajeunissent ;  
 Qu'elle parle, et renaissent mes forces ;  
 Et quand je l'embrasse, elle bannit de moi le mal.  
 (Mais) elle m'a quitté, voilà sept jours!...*

Arpag MEKHITARIAN.

# CRISE DE LA LIBERTÉ.

(SUITE.)

Si la liberté politique et économique a été malmenée dans les pays restés quand même démocratiques, elle fut persécutée, honnie et entièrement abolie, chez les peuples qui, depuis 1917, ont été les agents et la proie des révolutions anti-libérales.

Il est indispensable d'en esquisser des tableaux séparés, afin de montrer quels ont été le sens général de ces mouvements, leurs institutions et les résultats de leurs programmes.

Nous nous hâtons de proclamer que les différences sont fondamentales entre le communisme, d'une part, le fascisme et le national-socialisme, d'autre part. Le premier est une révolution authentique, qui a créé des conceptions nouvelles, alors que les deux autres constituent une contrefaçon révolutionnaire.

\*  
\* \*

Cependant que les gouvernants des peuples vainqueurs s'affairaient, en 1919, à confectionner les traités de paix, dans la conviction imperturbable qu'ils légiféraient au moins pour un siècle, il se passait dans le monde des choses dont ils ne se rendaient pas compte exactement et dont ils ne pouvaient prévoir les terribles développements.

Le premier craquement dans l'ordre établi international s'est produit là où la résistance était la moins forte. La Russie croulait sous un régime d'aveugle oppression sur des sujets et des nationalités auxquels étaient refusés les droits les plus élémentaires, à une époque où idées et biens circulaient malgré toutes les entraves.

En Russie, la guerre avait fini par ébranler un état de choses qu'on s'étonnait d'avoir vu rester debout pendant si longtemps.

La Russie était un des pays les plus arriérés de la terre. Les neuf dixièmes de sa population de 120 millions, comprenant, de surcroît, une infinité de nationalités, représentaient des paysans misérables en grande majorité. Dans son immense étendue, elle possédait à peine une dizaine de centres industriels et commerciaux où se concentrait une population bourgeoise et ouvrière de quelques millions, insuffisante à constituer l'épine dorsale sur laquelle viendraient s'articuler des catégories sociales.

La révolution libérale de février 1917 ne pouvait donc trouver des points d'appui sur une classe nombreuse et cohérente, d'autant plus qu'une partie des ouvriers se méfiait des leaders de la Douma, qui avaient assumé le pouvoir. Une nouvelle vague révolutionnaire l'engloutit, en faisant appel aux ouvriers radicaux, aux paysans pauvres et aux soldats fatigués par une longue guerre, auxquels elle promettait le pain, la terre et la paix. La révolution d'Octobre triompha dans le centre ouest de la Grande-Russie, c'est-à-dire là où étaient nombreux les ouvriers et les soldats du front en déconfiture.

Elle se maintint et s'étendit lentement à l'est et au sud, par une lutte cruelle et incessante de plusieurs années, tout en laissant les nationalités occidentales non-russes récupérer leur indépendance.

L'histoire réserve des imprévus ahurissants. En concluant

en 1917 avec l'Allemagne une paix hâtive et inéluctable, les communistes russes lui ont permis de disposer de toutes ses forces contre les démocraties d'occident, qui néanmoins ont tenu le coup et ont eu le dessus, en sauvant, malgré elles, la révolution communiste.

Elles se sont ainsi réservé, sans le soupçonner, dans le lointain et mystérieux avenir, un allié qui, au moment le plus critique de l'actuelle guerre mondiale, devait affronter et finalement vaincre l'Allemagne, en rendant involontairement le service involontaire qu'il avait reçu vingt-cinq ans auparavant !

Les marxistes qui conduisaient la révolution russe se sont proposé une incroyable gageure : tenter de réaliser le socialisme dans le pays de l'Europe qui y était le moins préparé.

Le socialisme doit, suivant le marxisme, résulter de l'évolution nécessaire de l'économie capitaliste, portée au degré le plus extrême de sa maturation. A ce moment, interviendrait la révolution comme une opportune opération chirurgicale, pour précipiter l'inévitable mutation, la consolider et la diriger.

Ce qui s'est passé en Russie ne correspond pas du tout à cette définition. Aussi les docteurs en science marxiste ont-ils condamné l'événement, en le considérant comme voué à un échec certain.

En fait, le socialisme selon Marx et ses adeptes n'a pas été réalisé en Russie, non seulement parce que les conditions de ce pays ne le permettaient guère, mais aussi parce qu'il ne saurait, dans son ensemble, se réaliser nulle part.

Lénine présida à la première phase de la révolution russe, prenant fin à sa mort, en 1924.

Lénine, grand réaliste, essaya, au début, de rallier à son action des éléments appartenant à d'autres partis que le sien, ainsi que les fonctionnaires de l'ancien régime, comme techniciens. N'y ayant pas réussi, il dut promouvoir ce que lui-même a appelé le communisme de guerre, dicté par les circonstances.

Il laissa occuper les terres par les paysans pauvres, et nationalisa à outrance toute l'économie. Son but était de tenir, dans l'attente de la révolution des pays d'Occident et surtout de l'Allemagne.

Sous la pression des événements, il desserra son système en 1921, en instaurant la « nouvelle politique économique », qui admettait dans une certaine mesure le commerce intérieur libre et la petite industrie privée. En outre, cette politique légitimait en quelque sorte la prise de possession violente de la terre par les paysans.

La révolution internationale ne vint pas. La crise allemande prit fin en 1924, sans qu'elle aboutît à une révolution que l'Internationale communiste avait escomptée avec assurance et pour laquelle même un horaire rigoureux avait été établi.

Après la mort de Lénine, Staline lui succéda comme chef non déclaré, mais d'autant plus réel, du Parti. Les diverses tendances qui s'y manifestèrent alors, avec plus d'intensité que par le passé, furent successivement neutralisées, matées et extirpées. Trotsky, le grand rival, fut déporté et puis exilé. La nouvelle politique mettait le cap sur la consolidation d'un État russe fort, ne faisant plus dépendre son avenir d'une révolution mondiale douteuse.

L'ère des plans quinquennaux était inaugurée.

De 1928 à 1939, la Russie soviétique a intégré sa forme politique, économique et sociale.

Le parti communiste, qui, dès le début de la révolution, assurait la « dictature du prolétariat », déterminait de plus en plus l'activité de l'État dans tous les domaines et sur tout le territoire. De 25 mille membres en 1917, il comptait 2 millions en 1934, outre 4 millions et demi de jeunes communistes. Le Bureau politique, composé de 7 membres titulaires et 2 suppléants, exerçait la direction suprême de l'État.

L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U.R.S.S.),

fondée en 1922, comprend désormais 16 Unions jouissant d'une autonomie locale, sous le contrôle effectif du Centre, représenté par le Comité Central Exécutif des Soviets, élu par le Congrès Fédéral se réunissant très rarement, tous les 3 ou 4 ans.

Le pouvoir exécutif est assuré par le Conseil des Commissaires du Peuple, élu par le Comité Central Exécutif. Staline en est le président depuis mai 1941.

Comme le fait remarquer un historien, « dans tous les domaines, l'influence du parti communiste est absolue et indiscutée ».

Dès 1930, la production agricole a été étatisée ou collectivisée puissamment, englobant les 2/3 de la population rurale.

L'industrie est étatisée et le commerce extérieur constitue un monopole absolu de l'État. Quant au commerce intérieur, il est assuré par l'institution de coopératives et de magasins d'État.

De même, les transports sont étatisés.

Par suite de la planification, tout le crédit est centralisé autour de la Banque d'État.

En 1926-1927, le volume de la production générale a rejoint presque entièrement celui de 1913, mais par rapport à une population accrue.

Le nombre et l'importance des villes croissent avec un rythme plus accéléré que celui jadis des villes américaines.

Des usines géantes poussent.

Des fleuves sont domptés, actionnant de puissantes centrales électriques.

De nouvelles industries sont montées, notamment pour la fabrication des automobiles et des avions.

Toutefois la cadence effrénée de l'industrialisation provoque en 1929-1930 des famines, par suite d'erreurs de coordination.

Dans cette fièvre de production, les ouvriers étaient appelés



à consentir des sacrifices. La journée de travail était augmentée. Des « brigades de choc » étaient créées pour obtenir des résultats de plus en plus étendus.

Les salaires ont haussé et la carte de pain fut supprimée à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1935. « La vie est devenue plus gaie », a dit à cette occasion Staline.

Le rouble, qui avait baissé jusqu'à la quarantième partie de son pouvoir d'achat, fut revalorisé en 1934-1935.

L'amélioration de la situation économique amena une détente dans les rapports de l'État avec les citoyens. Une nouvelle constitution fut octroyée par le Chef de la Révolution. Elle fut soumise à une discussion publique à travers le pays et votée par le Congrès des Soviets, le 25 novembre 1936. Nous en citerons les points essentiels.

La propriété socialiste de la terre et de ses produits, des fleuves, forêts, usines, fabriques, mines et transports, emprunte la forme étatique, coopérative ou collective.

La petite économie privée est permise aux paysans et artisans travaillant personnellement.

Les citoyens peuvent posséder individuellement le revenu de leur travail et leur épargne, ainsi que leurs maisons d'habitation, ce qui les garnit et les ustensiles et articles d'usage et de commodité personnels. Ils ont aussi le droit d'hériter de ces mêmes biens.

Le travail est rémunéré d'après le résultat, eu égard à sa quantité et sa qualité.

Les républiques formant l'Union sont déclarées souveraines, le droit de sécession inclus (en fait, ce droit reste théorique).

Les Commissariats de la défense, des affaires étrangères, du commerce extérieur, des voies de communication, des P.T.T., transports par eau, et industrie de la défense, sont communs et relèvent de l'Union.

Sont reconnus et consacrés les droits au travail, au repos, à l'instruction et à l'entretien de la vieillesse.

Il va sans dire que la réalisation substantielle de pareils droits dépend des moyens mis à la disposition de la collectivité pour assurer leur service.

Égalité entre hommes et femmes. Droits égaux pour toutes les nationalités et toutes les races.

Liberté de conscience, de parole, de presse et d'association.

L'existence d'un seul parti et le maintien de la dictature du prolétariat suspendent en réalité l'application de ce principe.

Tout citoyen de l'URSS doit rester fidèle à sa Constitution et à ses lois, respecter la discipline ouvrière, exécuter avec dévouement les devoirs publics, sauvegarder et promouvoir la propriété socialiste d'État, accomplir ses obligations militaires.

La défense de la Patrie est déclarée sacrée.

Tous les organes de gouvernement sont désignés suivant un système électoral, sans aucune restriction. Le droit de vote appartient à tous les citoyens des deux sexes âgés de 18 ans, y compris les militaires. Tout député qui cesse de jouir de la confiance de ses électeurs peut être révoqué.

Si tous les citoyens sont électeurs, ils ne peuvent élire en fait que des candidats proposés par le pouvoir, et appartenant, en grande majorité, au Parti communiste.

La révolution soviétique, indiscutablement, s'est inspirée du socialisme et a réalisé quelques-uns de ses principes et de ses revendications. Mais l'état économique du pays, sa désorganisation complète par suite de la guerre extérieure et intérieure, son blocus par des puissances hostiles, l'échec des projets de révolution européenne, ont eu pour effet que l'expérience russe a subi plutôt qu'elle n'a choisi ses méthodes et ses solutions. Communisme de guerre, nouvelle politique économique, industrialisation, plans quinquennaux, État national, autarcie, ce sont des stades successifs, dictés par d'impérieuses nécessités. Voilà pourquoi le phénomène

soviétique ne devrait pas être abstrait des contingences qui l'ont façonné. Ceux qui le critiquent ou le proposent inconsidérément comme modèle universel perdent de vue son déterminisme implacable. Sans doute, à travers ce déterminisme et, en quelque sorte, malgré lui, des institutions vivantes, d'une valeur durable et générale, ont-elles été réalisées en Russie, que les autres peuples auront intérêt à incorporer dans leurs propres réformes.

Vis-à-vis de la liberté, la révolution russe a été un mouvement d'exaspération, provoqué par la lenteur de la première à s'adapter aux nouvelles formes sociales et économiques.

La révolution russe, au fond, n'a pas été la négation de la liberté, mais un agent tendant inconsciemment à faire précipiter sa course.

\*  
\* \*

On explique souvent le fascisme comme une simple réaction contre le communisme.

Ce n'est là qu'un aspect du problème.

Il est vrai qu'un grand nombre d'industriels et une portion considérable de la classe riche ont cru qu'en appuyant le fascisme ils aidaient à endiguer le communisme. Mais le phénomène du fascisme déborde les intentions de ceux qui ont cherché à s'en servir.

Le fascisme a été plus qu'une réaction contre le communisme. Il a été une tentative désespérée et avortée de résoudre le problème économique et social dans certains pays.

Il signifie, en outre, un démenti partiel des prévisions du marxisme.

Celui-ci enseigne que dans les régimes d'économie libérale

deux classes s'affrontent, le capitalisme et le prolétariat, séparés par une catégorie sociale intermédiaire, la petite bourgeoisie, vouée à une prolétarianisation graduelle et de plus en plus précipitée.

Jamais la petite bourgeoisie n'a souffert économiquement autant, jamais elle n'a été aussi malmenée sous tous les rapports, que durant l'après-guerre de 1914-1918. Pourtant, elle n'a pas fait ce que le marxisme croyait qu'elle ferait ; elle n'a pas rallié la classe ouvrière. Au contraire, elle prit une attitude hostile à son égard et c'est dans son sein que le fascisme a recruté ses troupes. Pis encore, une partie du prolétariat lui-même le suivit et adopta ses mots d'ordre.

De 1922 à 1939, en Italie d'abord, en Allemagne ensuite et dans d'autres pays aussi, se constituèrent et prédominèrent des mouvements et des régimes qui ont jugulé les organisations de la classe ouvrière, et établi des dictatures.

En Italie, la doctrine fasciste a été conçue et formulée après coup, après que Mussolini eut pris le pouvoir, par des emprunts variés et multiples, comme le dit un historien, à la droite et à la gauche politique et économique.

Le fascisme définit et organise le droit de propriété à l'aide d'une idée socialiste minima, consistant à subordonner ce droit à l'intérêt national.

Il remet aux paysans les *latifundia* improductifs, appartenant à des grands propriétaires défailants ou récalcitrants. Il régleme l'industrie, les banques, les habitations et les salaires. Il dissout tous les autres partis et organisations politiques, économiques et culturelles. Il érige son Parti en agent exclusif et total qui contrôle et dirige la vie de la nation. Il réunit les commandes de l'État et les rênes du Parti entre les mains d'un Chef, dictateur suprême et source de tout pouvoir.

Pour désigner la Chambre, réduite à un organisme

consultatif, les électeurs votent par oui ou non sur la liste des candidats présentée par le Grand-Conseil fasciste.

L'idée de nation est mise au-dessus des individus et des classes.

La production est reconnue œuvre collective, assurée toutefois par l'initiative privée. L'État intervient lorsque celle-ci est défaillante ou quand des intérêts politiques sont en jeu.

Vers le tard, en 1934-1935, le fascisme s'est mis à organiser la plus importante pétition de son programme, l'État corporatif, où il tente une synthèse des trois facteurs de la production, le capital, le travail et la technique, sous le contrôle absolu du Parti.

Il y reconnaît théoriquement l'égalité du capital et du travail.

L'activité du capital est restreinte par la fixation des prix de revient et des ventes, du volume et de la qualité de la production, par l'élévation des salaires et les prélèvements de l'État.

Dans les plans de ses inventeurs, le corporatisme était destiné à supprimer complètement l'économie libérale.

A travers et au delà de ces réformes, amorcées ou appliquées, le fascisme se proposait de lancer l'Italie à la formation d'un grand empire métropolitain et colonial. Il tenta d'inculquer à son peuple des idées d'organisation, d'expansion et de force. Il exalta en lui les instincts les plus bas de la nature humaine. Il édifia un puissant matériel militaire. Il intimida ceux qu'il entendait délester de leurs biens. Il arracha d'abord les territoires dont il sentait qu'ils ne seraient pas défendus efficacement. Il s'allia aux États poursuivant aussi des buts de rapine, et quand il a cru voir venir le moment propice à cette entreprise de brigandage sans risque mortel, — car en lui était tapie une crainte inavouée de matamore faiblard, — il partit en guerre contre une France agonisante et une Grande Bretagne dont il escomptait la fin.

\*  
\* \* \*

Hitler, très probablement, eût fini sur l'échafaud ou en prison, si la situation intérieure de l'Allemagne n'avait pas commencé, en 1928, à se compromettre et, dans les quatre années qui suivirent, à se gâter terriblement.

Après la guerre et jusqu'en 1924, l'Allemagne a passé par une crise économique, politique et morale, très aiguë. De 1924 à 1928, elle réussit à restaurer son économie et augmenter sa production au point que son revenu national d'avant 1914 fut dépassé. Elle avait obtenu ce résultat surprenant par la réduction, suspension et annulation des indemnités et réparations, dont elle était redevable en vertu du Traité de Versailles envers ses anciens vainqueurs : par des prêts que, nonobstant cette attitude, elle parvint à se faire octroyer par ses anciens ennemis et, enfin, par le travail et les qualités de son peuple.

Mais l'ère de prospérité prit fin en 1929, comme partout ailleurs. En novembre 1932, le nombre de chômeurs en Allemagne atteignait 6 millions, sans y comprendre les membres de leurs familles. Les allocations, qui leur étaient distribuées, étaient insuffisantes. On mendiait dans les rues des villes. L'épidémie des suicides sévissait.

C'est sous ces auspices que Hitler et son parti croissaient en influence. Grandis par la misère, ils allaient, au bout de quelques années, accumuler sur le monde la malédiction du feu, de la faim et de la torture.

Ils étaient suivis par la masse compacte de la classe moyenne ruinée et de sans-travail affamés. Les junkers et la grande bourgeoisie applaudissaient à ce défilé sinistre et terrible, car ils savaient que ses meneurs prendraient soin de leurs intérêts.

Le 30 janvier 1933, le national-socialisme est devenu gouvernement.

Il instaure l'agriculture nationale en instituant des fermes héréditaires qu'il attribue aux « paysans » aryens et qui sont déclarées indivisibles, inaliénables et insaisissables.

La production industrielle est réglementée. L'excédent des récoltes est stocké. Les intermédiaires et les Bourses des marchandises sont supprimés.

Des secours aux chômeurs sont organisés, devenus en fait obligatoires. Les sans-travail sont absorbés par l'industrie de guerre qui fait un départ méthodique et planifié, ainsi que par des travaux publics.

Le Front du Travail nazi conquiert les syndicats ouvriers. Il réunit patrons et travailleurs et interdit les grèves. On soigne les loisirs des ouvriers et on cherche à les gagner au nouveau régime par toute sorte d'œuvres et de facilités.

Le chef de chaque entreprise est aussi le chef de son personnel, au point de vue économique et social. Il est entouré d'hommes de confiance, que délèguent auprès de lui ses employés et ouvriers. Des *curateurs* nommés par le gouvernement contrôlent les entreprises. Mais les patrons sont favorisés.

L'État dirige la production mais prudemment et sans mécontenter les capitalistes. Il contrôle aussi, mais plus strictement, les Banques. L'activité des Bourses des valeurs est limitée.

Après la dévaluation de la livre, en 1931, et du dollar, en 1933, les exportations allemandes, qui auparavant s'étaient beaucoup accrues, ont diminué. Elles ont été encore réduites par le contingentement, appliqué successivement par tous les pays. L'Allemagne elle-même l'adopta et s'enferma dans l'autarcie.

L'État allemand, instrument de la communauté du peuple, devient aryen, antisémite et totalitaire. Tous ses organes sont

doublés par le parti nazi dont le Fuehrer est en même temps Chef du Reich.

Le Chef! Être unique et inspiré, incarnant les vertus et la puissance de son peuple, qui lui doit fidélité jusqu'à la mort.

Suivant la doctrine nazie, les Allemands sont une race supérieure et, comme telle, jouissent du droit naturel de soumettre les autres peuples. Cette nation d'élite manque d'espace vital. Le prendre aux autres peuples est, dès lors, une démarche des plus légitimes.

De pareilles conceptions ne laissent aucune place à la controverse et rendent fatale la répression de toute opinion contraire, ouverte ou secrète.

La persécution contre les Juifs est présentée comme une purification d'une souillure qui risque de contaminer la communauté, sans parler des grands ou petits profits qu'en tirent ceux qui la mènent.

La Gestapo, avec les milices du parti, assure la protection du régime.

La jeunesse et les étudiants enrégimentés ; des « Chambres de culture d'Empire », dispensant une connaissance de contre-façon ; les partisans chrétiens réformés nazis, envahissant l'Église luthérienne et en expulsant ses chefs, en compagnie de l'Ancien Testament et du « rabbin » Saint Paul ; le Livre de Hitler offert à l'engouement imbécile ou hypocrite de tout un peuple, qui le serre sur sa poitrine comme un trésor sacré ; ce sont là quelques-uns des aspects de l'ordre nouveau sur le plan spirituel, si l'on peut dire.

Mais la pensée maîtresse du Fuehrer était l'assujettissement de l'Europe à la Grande-Allemagne, par la menace de la force ou de la guerre.

Pour la préparer matériellement, il avait besoin de l'aide positive des grands industriels, des techniciens et des chefs de l'armée allemande. Cette aide, il l'a eue sans réserves.



Ceux des collaborateurs jugés indispensables, qui ont montré des velléités d'indépendance, furent brutalement écartés.

Lorsqu'il se sentit suffisamment prêt, il déclencha la guerre, et l'intermède de l'armistice de 1918 prit fin. La lutte interrompue pendant vingt ans, reprit plus terrible et plus âpre, gagnant le globe entier. La lutte pour l'hégémonie du monde fut recommencée par une Allemagne qui avait retrempe sa force par l'exaltation folle de son impérialisme, le resserrement de son unité et l'enivrement de son peuple au moyen de concepts explosifs.

Il est manifeste que la guerre de 1914, qui a ouvert la crise, en a déterminé la forme et le cours. La responsabilité de l'Allemagne pour les deux guerres mondiales, — surtout pour la seconde, — fait d'elle la première cause extérieure de la crise.

La signification du phénomène fasciste et nazi par rapport à la liberté a été une violente réaction et une redoutable tentative de faire dévier la ligne brisée, suivie par l'évolution des choses humaines, de son sens général.

\*  
\* \*

Après avoir gagné, au lendemain de la guerre, la Hongrie, la Bavière, certains États baltes et la Chine, où des pouvoirs de courte durée furent établis, le communisme s'est résorbé en Russie soviétique, d'où il a rayonné à l'aide d'une organisation internationale, dans presque tous les pays.

Quant au fascisme, il fit tache d'huile et se répandit, principalement en Europe, dans une douzaine de pays, avec de grandes variations dans l'application du système et des idées. Mais même là où il n'a pas pu imposer son régime, il influença des couches sociales plus ou moins larges. A la veille de la deuxième guerre mondiale, les peuples qui allaient être assailli

par l'Allemagne nazifiée avaient été engourdis par la propagande fasciste. Ce n'est qu'après avoir reçu des coups terribles ou senti le souffle de ceux qui s'abattaient sur eux qu'ils se sont réveillés complètement pour faire face au danger.

\*  
\* \* \*

La crise, qui a été grave et longue, sera-t-elle surmontée ou sera-t-elle mortelle pour la liberté?

Séparons, pour la commodité de la discussion, la politique de l'économique. Parlons premièrement politique.

A partir de 1914 la démocratie n'a pas fonctionné normalement dans les pays démocratiques. Mais il faut faire une distinction entre le temps de guerre et la paix. La guerre ne saurait être menée sans dictature de fait. Elle a été appliquée, mais avec l'approbation des parlements qui n'ont jamais renoncé à leur principale prérogative, qui est d'approuver ou non la formation des gouvernements et leur politique. Cette règle a été constamment maintenue et en France et en Grande-Bretagne et, dans la mesure exigée par leurs lois, aux États-Unis.

Après la guerre, la dictature de fait y prit fin. Les pleins pouvoirs cependant y sont demeurés en vigueur. Mais à aucun moment ils n'ont été employés pour supprimer ou modifier la structure démocratique des régimes ou les droits civils, individuels et politiques. Ce point est capital et ne saurait trop être mis en relief. *Les décrets-lois promulgués par les gouvernements n'ont pas touché le contenu de la démocratie.*

Si le dessaisissement partiel des parlements et leur mise en veilleuse sur un secteur très important mais déterminé, avait été un symptôme de maladie organique, il eût été suivi d'altérations profondes. La durée de la crise fut assez longue pour permettre des manifestations graves atteignant le fonds

même de la démocratie. Rien de tel n'est arrivé dans les vieux pays démocratiques, et la guerre actuelle, qui aurait pu aboutir à la destruction de leur régime, annonce au contraire, par son issue favorable aux idées de liberté, leur complète restauration.

Après la guerre, la pratique des pleins pouvoirs ne sera pas continuée comme un expédient. Des réformes fondamentales semblent devoir intervenir. Quelles seront-elles ?

Pour autant qu'on puisse discerner les tendances émergeant des courants qui se font jour dans les pays d'Europe, la démocratie d'après guerre aura les caractéristiques suivantes :

Elle sera plus large et en même temps plus rigoureuse et plus efficace.

Elle étendra l'électorat à tous les citoyens des deux sexes, et organisera un pouvoir exécutif plus fort et plus stable. Elle cherchera à neutraliser les abus du parlementarisme, tout en assurant la pleine souveraineté populaire.

Elle établira des liens plus directs et plus stricts entre les électeurs et leurs représentants.

Tout en conservant leur caractère national, les corps élus comprendront des représentants d'intérêts collectifs plus définis que par le passé.

Les assemblées seront soustraites aux influences occultes des coulisses politiciennes et affairistes.

Des commissions parlementaires ou extra-parlementaires ou mixtes, comprenant des techniciens et des représentants d'intérêts collectifs, prépareront des projets de loi ou discuteront ceux qui leur seront transmis par les gouvernements ou l'initiative parlementaire, avant qu'ils ne soient soumis au vote des parlements.

Le droit successoral, le droit des contrats et le droit de propriété seront réformés selon les nouvelles idées économiques. Les libertés et droits individuels seront renforcés.

La guerre totale, qui a confondu le front et l'arrière dans

les mêmes dangers et les mêmes souffrances, aura eu pour effet d'unir plus étroitement les combattants et les civils. La résistance des peuples, dans les pays occupés par l'ennemi, a accru leur cohésion. Les mesures prises durant la guerre pour organiser rationnellement la production et la consommation, ensemble avec les privations et restrictions de toute sorte, ont opéré dans presque tous les pays un certain nivellement et un resserrement de solidarité nationale et sociale.

Pour ce qui concerne les pays autocratiques, le fascisme sera extirpé en Allemagne et en Italie. Dans les quelques autres pays où persistent encore des formes fascistes, leur survivance ne paraît pas probable pour longtemps encore.

En promulguant sa constitution organique de 1918, la Russie soviétique a caractérisé la dictature du prolétariat, qu'elle venait d'instaurer, comme « type supérieur de la démocratie » ou « démocratie réelle », substituée à la démocratie bourgeoise, qualifiée de purement formelle par les révolutionnaires.

En fait, le communisme de guerre mit fin dès 1919 à toute velléité démocratique. La guerre extérieure, la guerre civile, l'état où se trouvait le peuple russe, n'ont permis aucune application de la démocratie.

La constitution soviétique de 1936 se proclame elle-même démocratique. Elle reconnaît des droits privés et individuels. Elle assure la liberté religieuse et le droit au travail même pour les anciens bourgeois. Cependant son article 126 maintient le rôle du parti communiste comme « le moyen dirigeant de toutes les organisations des travailleurs, tant sociales que de l'État ».

Quel sera le sens de l'évolution politique où s'engagera le grand organisme populaire soviétique ?

Le fait qu'il se réclame de la démocratie n'est pas un vain mot ou une tactique habile, comme essaient de le faire accroire des Machiavels au petit pied. Les protestations de volonté

démocratique, émanant des dispositions de la Charte soviétique ou de la bouche des gouvernants russes, traduisent une profonde aspiration des nouvelles générations qui ont travaillé et ont combattu, et entendent vivre librement.

\*  
\* \*

La question qui dominera de très haut toutes les autres après la guerre sera l'économie.

Quel est le régime économique qui prévaudra et comment seront satisfaites les aspirations des peuples à plus de bien-être et de sécurité?

Une partie considérable de l'opinion publique dans presque tous les pays voit le salut dans une économie nationalisée et gérée par les pouvoirs publics.

Le libéralisme, disent ses adversaires, n'entretient pas seulement l'injustice sociale par la perpétuation de la richesse acquise, il aboutit surtout à l'anarchie par l'absence, dans sa pratique, de tout plan, alors que notre économie est compliquée et interdépendante mondialement.

Les fameuses lois économiques, bienfaites par elles-mêmes, c'est du vieux jeu, ajoute-t-on. Pour produire, on doit connaître d'avance ce dont on a besoin. C'est après l'avoir établi qu'on peut régler la production, sans quoi l'on risque la surproduction, faiseuse de crises et démolisseuse de biens. Et puis, il faut produire, en premier lieu, l'essentiel. Il existe une hiérarchie des besoins. Il y en a qui sont fondamentaux comme l'alimentation, le vêtement, le logement, et qui doivent être satisfaits avant les autres.

La libre concurrence, précise-t-on, est comme un reste de la sauvagerie de la jungle. Nous entendons la remplacer par la solidarité sociale et l'émulation entre serviteurs de l'intérêt général.

A la technique industrielle, agricole et commerciale modernes, poursuit-on, doit correspondre une organisation économique adéquate. L'économie libérale pouvait à la rigueur suffire à une production commençante, poussant dans les limites de pays qui cherchaient à conquérir des marchés restreints. Aujourd'hui, nous sommes en présence d'une économie agrandie et étendue à l'échelle internationale. Chaque pays doit pouvoir produire ce que son sous-sol, son sol et sa situation géographique lui permettent de mieux produire. Les matières premières doivent être réparties rationnellement selon les capacités et les besoins des différentes contrées.

L'initiative privée, abandonnée à ses intérêts, ses inspirations et ses caprices, est incapable, dit-on encore, de faire face à de tels problèmes. Nous l'avons bien vue à l'œuvre. Elle ne sait que provoquer des crises, des guerres et des révolutions. Le monde en a assez. Il aspire à l'avènement d'un ordre nouveau dont les attributs seront organisation, prévoyance, protection.

Il sera réalisé par l'adoption du socialisme d'État qui consiste dans la nationalisation des moyens de production et leur administration par des organismes publics, affectés spécialement à cette tâche.

Pourquoi disons-nous socialisme d'État et non socialisme tout court? Parce qu'on ne possède aucun exemple de régime socialiste, les théoriciens de cette doctrine n'ayant proposé aucun système d'ensemble, et l'expérience historique n'en ayant pas fourni. Nous employons le terme de socialisme d'État, parce qu'il désigne avec une approximation suffisante le cas soviétique russe que d'aucuns qualifient aussi de capitalisme d'État.

Les adeptes de l'économie autarcique disposent d'une position de repli, qui est l'économie dirigée. La plupart s'en accommoderaient pour les cas où les circonstances ou les

sentiments des peuples ne se prêteraient pas à la réalisation du socialisme ou capitalisme d'État lui-même.

L'Économie dirigée admet bien la propriété privée dans une certaine mesure, mais lui enlève l'initiative pour ce qui concerne la gestion générale de l'ensemble. Suivant ce système, l'État réglemente la production, en fixant son volume, les prix de vente et les salaires.

La critique et les objections s'élèvent énergiques.

Tout d'abord, une observation tirée de la nature humaine, que formule M. Walter Lippman. « Il est impossible aux hommes de comprendre tous les processus de leur existence sociale. La vie continue parce que la plupart de ses processus fonctionnent par la force de l'habitude et sont inconscients. Si l'homme essayait de penser à tout, de faire *exprès* chaque mouvement respiratoire, de vouloir chaque action avant de l'accomplir, il lui faudrait, rien que pour vivre, déployer des efforts tellement exténuants qu'il descendrait bientôt au niveau d'un végétal conscient. »

Puis, l'économie autarcique ne peut être maintenue que sous un régime politique autoritaire. Quand des plans totaux sont établis, couvrant les besoins escomptés d'un pays entier pour une période déterminée, toute opposition et même toute discussion doivent être éliminées. On ne saurait tolérer aucun changement, aucune modification à des constructions formant un tout cohérent, dont les parties sont étroitement liées entre elles. Tout retard dans l'exécution pourrait entraîner une catastrophe. Aussi l'État doit-il être gouverné par une dictature économique doublée d'une dictature politique. Un état-major d'économistes et de techniciens de tout ordre doit préparer minutieusement les travaux nécessaires à l'élaboration du Plan d'État et veiller à son application stricte. Tout objecteur doit être placé dans un camp de concentration et tout manquement grave doit être tenu pour un acte de sabotage et puni de la peine de mort.

Dans un pareil système, les recherches scientifiques et les nouvelles inventions, qui renversent la routine et abrogent les conceptions et les techniques établies, seront plus difficilement admises que dans la pratique de la concurrence libre. Le régime du Plan total a besoin d'une stabilité à toute épreuve.

D'autre part, il n'y a pas que des « besoins fondamentaux », il y aussi les besoins du superflu ou ceux qui ont une valeur de civilisation. Ceux-là ne sauraient être aisément déterminés à l'avance. On a, par exemple, calculé qu'en 1929, la population des États-Unis a dépensé 90 milliards de dollars, dont 20 seulement pour l'achat de produits alimentaires. Quels sont les besoins qui ont été satisfaits avec les 70 milliards restants, et comment pourrait-on les inventorier tous ?

En outre, la nationalisation a pour but de faire récupérer, au profit de la collectivité, la part du revenu national prélevé actuellement par les propriétaires des moyens de production, de la terre et de tous autres biens. Mais dans l'économie étatisée, la classe capitaliste sera remplacée par une classe très nombreuse des fonctionnaires affectés à l'organisation, coordination, administration, surveillance, contrôle et direction de l'économie. Cette classe, rémunérée à un taux beaucoup plus élevé que les ouvriers, absorbera une partie importante du revenu national. Cette partie sera-t-elle sensiblement inférieure à celle touchée par les capitalistes ?

De plus, les fonctionnaires, avec leurs familles, formeront un ensemble qui, à la longue, se différenciera et constituera, par sa manière de vivre, sa formation intellectuelle et technique sociales, et l'exercice de l'autorité, une catégorie sociale à part.

La constitution d'une pareille classe sera impossible, dirait-on, parce que la collectivité étant maîtresse absolue des richesses, renouvellera le personnel politique et économique et ne laissera pas s'établir des situations à son propre



préjudice. Mais la possession et gestion des moyens de production, créera nécessairement, avec le temps, des conditions réelles telles que le « droit de propriété » de la collectivité sera impuissant à lutter contre la situation de fait de la classe des fonctionnaires. Ce n'est pas parce qu'on aura décrété le contraire que cesseront de fonctionner les lois naturelles et économiques.

L'initiative privée sera-t-elle détournée de l'intérêt personnel, tel que conçu actuellement, pour être pliée au service de l'intérêt général, et ce résultat sera-t-il atteint par la modification des conditions objectives et psychologiques sous lesquelles vivent les peuples ?

Mais, répond-on, dans le monde « bourgeois » que le fanatisme révolutionnaire noircit trop pour s'inciter soi-même à le combattre avec plus d'ardeur, l'intérêt personnel ne consiste pas dans la satisfaction de besoins vulgaires seulement, mais aussi d'aspirations de tout ordre. Si le régime libéral facilite la réalisation de buts basement égoïstes, il n'est pas dit que la nationalisation changera la nature humaine et empêchera les instincts bestiaux de se manifester.

\*  
\* \* \*

Que penser de cette controverse, la plus dramatique de notre temps et qui emprunte aux circonstances actuelles une acuité et une urgence extrêmes ?

Il est hors de doute que l'époque où l'État pouvait simplement regarder ses sujets s'ébattre économiquement est complètement révolue. Nous sommes moralement très loin de la façon de voir d'un président de la Chambre des députés française, exprimant en séance publique, quelques années avant 1848, la totale indifférence de la collectivité à l'égard des questions économiques, en ces termes : « nous sommes ici

pour faire des lois et non pour donner de l'ouvrage aux ouvriers». Elles nous sont tout à fait étrangères, et provoquent même notre pitié, les paroles d'un des représentants les plus éminents du libéralisme intégral au XIX<sup>e</sup> siècle, Herbert Spencer, écrivant qu'en interdisant aux charlatans sans diplômes d'exercer la médecine, l'État « viole directement la loi morale. Le malade est libre d'acheter des remèdes à qui bon lui semble ; le praticien sans diplôme est libre de vendre à quiconque est disposé à acheter » !

Mais si l'État ne peut rester indifférent à l'économie, s'il intervient et doit intervenir, quel doit être le caractère de son intervention ?

L'État devrait-il abroger la propriété privée, devenir maître des moyens de production, et en assumer la gestion ?

Pareil système, même si la nationalisation n'est pas totale et laisse certains biens hors de son champ d'application, équivaldrait à une dictature politique et économique, et instaurerait un « fonctionnariat » tout puissant, qui procéderait par la mobilisation des travailleurs et des techniciens.

Les peuples démocratiques, tout au moins, ne paraissent pas disposés à l'accepter, comme étant incompatible avec leurs conceptions de la vie politique et économique.

A vrai dire, la nationalisation ne rendrait pas les citoyens propriétaires, au sens réel du mot, des moyens de production. Une telle propriété serait une pure expression juridique, une fiction, n'emportant pour les particuliers l'acquisition d'aucun « droit ». Les travailleurs, ouvriers ou techniciens, seraient les salariés de l'État, n'ayant pas le droit de faire grève, et devant se contenter des salaires fixés par l'autorité, qui sera censée agir au mieux des intérêts de la collectivité.

En outre, le système devrait s'étendre à tous les pays producteurs importants, sous peine, s'il était limité à un ou à quelques pays seulement, d'aboutir à une autarcie, menacée d'étouffement. Or, conçoit-on, en l'état des sentiments

nationalistes des peuples, jaloux de leur indépendance et méfiants à l'égard de l'étranger, une entente mondiale réglant une production rationnelle et cherchant à imposer éventuellement des sacrifices aux dépens de certaines contrées et au profit d'autres, moins bien partagés par la nature ou leur état de civilisation ?

Pourrait-on, du moins, tabler sur une élévation du niveau de vie du grand nombre, par la suppression du profit allant actuellement aux capitalistes, y compris ceux qui sont détenteurs de biens et de valeurs sans travailler ni produire ?

L'on sait que l'amélioration des conditions de vie des habitants d'un pays dépend de l'accroissement du revenu national. Aucune répartition équitable ne saurait compenser un revenu national décroissant. Or, on ne peut calculer d'avance les incidences de la nationalisation sur le revenu national.

Nous ne faisons ici qu'indiquer très sommairement certains aspects de la question, qui est vaste.

Mais, demandera-t-on, si la démocratie repousse le collectivisme totalitaire, que reste-t-il pour l'intervention de l'État, jugée pourtant nécessaire ?

L'État intervient dans la vie économique par des lois posant des règles et créant des statuts juridiques qui régissent les rapports économiques des particuliers entre eux et la collectivité.

Jusqu'ici l'intervention de l'État a été insuffisante, spasmodique, dépourvue de doctrine ferme et improvisant sous la poussée de nécessités surgissant chaque fois. Prenant conscience de ses fonctions, rendues impératives par les transformations sociales et économiques, l'État est appelé premièrement à intégrer et coordonner son action.

L'État d'après-guerre, devenu plus démocratique politiquement, cherchera à démocratiser aussi son économie. Si c'est l'économie qui façonne le régime politique, celui-ci à son

tour réagit sur l'économie qu'il influence profondément. Il en est d'autant plus ainsi que les principes démocratiques ont aussi un contenu économique, qui sous l'action des faits croît et s'étend. Au reste, l'économie industrielle d'aujourd'hui avec une classe ouvrière puissante et organisée, participant à la direction des usines et exerçant une forte influence sur les pouvoirs publics, qui font et exécutent les lois, ne ressemble guère à l'économie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, où l'entrepreneur et le capitaliste étaient les maîtres absolus de la production. L'économie, tout en restant industrielle, a acquis un nouveau caractère qu'on peut appeler populaire. Elle tend en effet et tendra de plus en plus à satisfaire les besoins et les revendications des masses populaires montantes.

La démocratie, c'est le règne de la loi. En régime démocratique, l'économie doit fonctionner selon les normes instituées par la loi. L'activité des individus, sociétés ou groupements, obéit à la loi, sauvegardant la liberté et le respect des droits de tous, ainsi que l'intérêt général.

La démocratie, c'est aussi l'égalité. Non pas une égalité chimérique de nivellement, mais une égalité qui assure aux individus la possibilité de se manifester dans des conditions semblables pour tous. Pour y atteindre, la loi doit prévenir que ne se créent des privilèges ou des monopoles, ou ne s'accumulent des profits excessifs. Pour récupérer ces derniers, l'État « confisquera la portion non gagnée d'un revenu et redistribuera les gros revenus par le moyen de taxes de succession très fortes et d'impôts sur le revenu rapidement progressifs » (1).

La propriété aussi sera transformée. Il y a certaines richesses nationales et des branches de production ou d'activité

---

(1) W. LIPPMAN, *The Good Society*, traduction française sous le titre : *La libre Cité*.

économique, par exemple, les mines, la houille blanche, les banques, les assurances, dont la collectivisation ou la nationalisation seront entreprises, dans quelques pays au moins. Ce ne sera pas, semble-t-il, une nationalisation à la manière totalitaire avec gestion directe de l'État, mais au moyen d'un système de décentralisation et d'autonomie permettant l'administration par les intérêts collectifs eux-mêmes sous le contrôle de l'État.

On préconisera, en outre, la participation des ouvriers à la direction des entreprises, qui a été appliquée en Grande-Bretagne pendant la guerre actuelle et dont on rapporte des résultats satisfaisants.

L'on développera aussi les coopératives de production et de consommation, qui rendront possible l'union d'intérêts collectifs dans l'agriculture et le commerce.

Si le système de plans totaux couvrant l'activité entière des pays ne fait pas bon ménage avec la démocratie, des plans, par contre, visant des secteurs déterminés, comme des travaux d'utilité générale, sont considérés comme nécessaires.

La protection des travailleurs est devenu un cas de conscience pour la société. Le droit au travail et des salaires *réels* stables, des assurances sociales et des pensions seront reconnus et mis en œuvre.

Ainsi, la propriété comportera des formes diverses. Elle sera individuelle pour ce qui concerne le gain du travail, l'épargne, le profit du capital productif, les biens et les moyens de production libres. Elle sera collective et commune aux associés des branches d'activité collectivisée. Elle sera nationale pour ce qui concerne les richesses nationalisées.

L'initiative privée aura un large champ d'action. Qu'il soit libre ou non, l'homme se croit libre et agit comme s'il l'était. Ceci est la plus grande force dont nous disposons, et la plus féconde. L'humanité ne saurait l'entraver. Elle peut être parfois malfaisante, comme toute force. Prévenir et réprimer

ses abus est un droit et un droit de la société. Déterminer la limite entre ce qui est bienfaisant et ce qui est malfaisant constitue une tâche terriblement difficile. Elle ne peut être remplie qu'approximativement et avec des erreurs, d'autant plus que la limite est mouvante dans le temps et l'espace.

\*  
\* \* \*

La liberté surmontera donc la crise, certes par la vertu de ses principes, mais grâce à la victoire qu'auront remportée les armées de la démocratie sur les armées du fascisme. Si la Grande-Bretagne et la France ne s'étaient pas levées, le 3 septembre 1939, les armes à la main, contre l'entreprise d'hégémonie de l'Allemagne, et si les Russes, les Britanniques, les Américains et les autres peuples, grands et petits, ne s'étaient pas battus avec un courage désespéré et la volonté de vaincre, la liberté aurait été annihilée dans le monde, on ne sait pour combien de temps.

La liberté surmontera la crise, mais son visage en sera sensiblement changé, avec des traits plus durs, dépourvus d'illusions et d'insouciance.

Avant qu'elle ne soit restaurée, elle subira peut-être encore une dernière saccade de soubresauts. Et après? N'y aura-t-il plus de crises? L'affirmative serait un acte de foi que l'histoire n'homologue pas.

Michel PÉRIDIS.

# LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

---

JOURNAL HISTORIQUE (SUITE.)

Après une navigation aussi malheureuse et une privation aussi terrible, il est facile d'imaginer la joie commune à la vue du *Lody*. Nos maux cessèrent pour ainsi dire tout à coup. Le capitaine nous envoya promptement quelques barils d'eau et deux de vin, avec d'excellent biscuit, et offrit à déjeuner à son bord au commandant Cazals et à l'officier turc qui nous accompagnait. Incertain s'il pourrait entrer à Alexandrie, il débarqua sur notre djerme le général Galbaud (1), son épouse

---

(1) Le général Galbaud n'arriva à Belbeis que le 4 mars et son retard à parvenir au Caire dut être long, puisque Kléber écrivait le 19 au grand Visir ; « Je préviens Votre Altesse que je garderai comme otage, à mon quartier général, Son Excellence Mustapha Pacha, jusqu'à ce que le général Galbaud, retenu à Damiette, soit arrivé à Alexandrie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane et sur lequel on me fait des rapports très extraordinaires. »

Le général Galbaud devait mourir de la peste au Caire le 21 avril 1801 (*Pièces diverses et correspondance*, p. 416 ; DOGUEREAU, p. 330 ; ROUSSEAU, p. 251, 399, 402 ; GALLAND, II, p. 85 ; DARREGAIX, *Le comte Belliard*, p. 172 ; *Hist. scientifique*, VII, p. 367, 372).

et ses deux fils, le fils du général Labarillère et quelques autres individus que le gouvernement envoyait en Égypte. Il remit à l'un de ses aspirants les dépêches dont il était chargé pour le général en chef Kléber et lui donna sa chaloupe, avec ordre de nous débarquer sur la côte, dans le cas où les vents ne nous permettraient pas d'entrer dans le Nil.

Le plaisir de voir des compatriotes qui venaient de quitter la France fit perdre un temps favorable. Au moment où l'on quitta le *Lody* la brise du large commençait à fraîchir. On mit la djerme à la remorque de la chaloupe pour serrer le vent, mais malgré les efforts des matelots, on ne put s'élever assez pour entrer. On décida enfin à débarquer sur la côte et on mouilla à un kilomètre de la terre et deux à peu près de la tour du boghaz sur un mauvais grappin, seule ressource de notre reis.

Le débarquement fut réglé d'après le rang des troupes et des compagnies qui étaient à bord. La chaloupe, qui ne portait que 10 à 12 hommes avec son équipage, était très longue dans ses voyages, à raison de la difficulté qu'elle éprouvait à revenir à bord, et cette difficulté croissait avec le vent. Au retour du deuxième débarquement, l'aspirant prévit qu'il n'en pourrait faire qu'un troisième; le général Galbaud et sa famille voulurent alors descendre à terre, mais la troupe s'y opposa; ce fut en vain que les fils du général supplièrent pour leur mère dont la santé était fort altérée par les fatigues de la traversée.

Dans cette circonstance, le commandant Cazals me chargea d'aller à Damiette pour réclamer les secours les plus prompts pour les tirer d'embaras. Je débarquai et je me rendis à la ville avec une trentaine de français et deux matelots turcs. Je passai devant le fort de Lesbeh dont les portes étaient fermées et je sus des fellahs des environs que depuis huit jours, les Français avaient évacué Damiette et s'étaient rendus au Caire.



Arrivé dans la ville, je me fis conduire chez le commandant turc. C'était un effendi. Il me reçut bien, m'offrit du café et une pipe, et envoya chercher le Père Bazile (1) (religieux grec très connu des Français qui sont restés à Damiette) pour servir d'interprète et savoir ce que je lui demandais. Je lui fis part des accidents et des longueurs imprévues de la navigation, des privations que nous avons essayées et de la position où j'avais laissé mes camarades. Je le priai de donner des ordres pour qu'il leur fût porté des secours.

Cet effendi parut prendre part à notre infortune. Il fit venir le douanier et lui ordonna de faire passer de suite deux djerms de la douane avec des provisions pour remorquer dans le Nil la djerme où se trouvaient les Français. Les deux matelots turcs qui m'avaient accompagné ne manquèrent pas de parler de la rencontre d'un bâtiment français, de l'embarquement sur notre djerme d'un général, de plusieurs autres personnes et de la chaloupe sur laquelle on avait placé beaucoup de malles. Ces considérations donnèrent lieu à un interrogatoire fort long, dans lequel je crus inutile de rien cacher. On questionna sur le même sujet plusieurs des Français qui étaient arrivés avec moi. Lorsque l'effendi se crut suffisamment informé, il nous fit conduire dans une maison où nous passâmes la nuit.

La chaloupe du *Lody*, après le troisième voyage, ne put retourner à bord de la djerme quelque effort que fit l'aspirant qui la commandait. Il se décida à retourner à bord du brick et se dirigea sur le point où il l'avait laissé le matin. Il est à remarquer que cette chaloupe portait toutes les malles du général Galbaud.

À bord de la djerme, tous étaient dans de vives inquiétudes. Un peu de mauvais temps pouvait les jeter à la côte ou les

---

(1) Le père Bazile était président de l'Église grecque de Damiette (ROUSSEAU, p. 22).

forcer à reprendre le large. Ils n'avaient pas d'eau ; le *Lody* ne sachant s'il pourrait entrer à Alexandrie n'en avait donné que quelques barils qui avaient à peine étanché la soif du moment. Ils ne savaient ce qu'était devenue la chaloupe, et le général Galbaud, qui se trouvait ainsi séparé de tous ses effets, craignait qu'elle ne fût retournée à bord du *Lody*. D'un autre côté, ils ignoraient ce qui se passait à Damiette et ils comptaient sur les secours que j'étais allé solliciter. La privation d'eau douce qui avait fait le tourment de notre traversée, recommençait à se faire sentir d'une manière cruelle, lorsqu'un événement heureux tranquillisa les esprits. Un soldat puisant de l'eau dans un pot, fut fort étonné d'avoir retiré de l'eau douce et avertit aussitôt ses camarades d'une découverte qui ne pouvait arriver plus à propos. Tous avec empressement se levèrent pour puiser et boire ; mais ils eurent plusieurs fois la douleur d'être trompés. Cependant, à force de puiser, ils s'aperçurent que pour prendre de l'eau douce il fallait enfoncer très peu le vase et ne prendre que sur la surface. Cette eau douce était celle du Nil qui, refoulée pendant le jour par la brise du large, s'épanchait librement pendant la nuit et coulait lentement sur les eaux de la mer.

Les djermes de la douane sortirent du Nil à la pointe du jour et prirent à la remorque celle du reïs Achmet. La chaloupe du *Lody* les rejoignit au moment où elles rentraient dans le fleuve. Arrivés à Damiette, le général Galbaud et sa famille, le commandant Cazals et les nouveaux débarqués furent conduits devant l'effendi et scrupuleusement interrogés. M. Cazals fut ensuite réuni aux autres officiers ; mais le général et les personnes débarquées du *Lody* furent envoyés à Belbeys, où le grand visir avait alors son quartier général.

Nous restâmes 6 jours à Damiette ; cette ville était pour nous la terre promise. Nous y fûmes logés dans l'okel qui avait servi d'hôpital aux Français et on nous donna pour

garde les prisonniers turcs qui avaient été occupés par nous aux travaux de fortification de Lesbeh. Ces hommes se conduisirent fort bien à notre égard et se rappelèrent sans doute de quelle manière nous les avions traités. Nous observâmes pendant notre séjour à Damiette que les Turcs inspiraient beaucoup de crainte aux Égyptiens. Lorsque nous passions dans les rues accompagnés de quelques-uns d'entre eux, on se rangeait au loin avec précaution, et si l'on y manquait, les coups de bâton étaient distribués sans pitié et sans ménagement.

Le 7 ventôse (26 février), on nous fit embarquer pour le Caire. On ne nous donna pas de vivres, mais on chargea un soldat turc sur chacun des djerms de pourvoir à nos subsistances sur la route. Nous avions avec nous les Turcs précédemment prisonniers à Lesbeh, qui étaient envoyés à l'armée pour y prendre des armes.

Nous arrivâmes à Semenoud le 9 (28 février). Je dois un témoignage de reconnaissance aux cheikhs de cette ville pour l'intérêt qu'ils ne craignirent pas de nous montrer. Ils vinrent nous recevoir sur la rive, nous conduisirent dans un okel où ils nous offrirent du café, des fruits et nous donnèrent à souper. Ils auraient voulu retarder notre départ pour avoir le plaisir de nous garder plus longtemps parmi eux.

Dans la matinée du 10 (1<sup>er</sup> mars), nous faillîmes être assassinés dans un village sur la rive droite du Nil, à 12 kilomètres au-dessous de Semenoud. Les soldats turcs prenaient par force dans les villages des fellahs pour hâter notre djerme et les maltrahaient cruellement. Un fellah, ayant fait quelque résistance, fut saisi par plusieurs soldats et l'un d'eux lui tira un coup de pistolet. Les autres fellahs effrayés prirent aussitôt la fuite et répandirent l'alarme dans le village et dans un instant, les hommes, les femmes armés de lances et d'autres instruments accoururent sur le rivage pour se venger. Les soldats turcs n'eurent que le temps de sauter à bord et

parvinrent à mettre la djerme au large, malgré les fellahs qui se jetèrent à l'eau pour la retenir. Ils firent alors pleuvoir sur nous une grêle de briques qui ne nous firent aucun mal. Cette populace nous suivit sur la rive en poussant des cris affreux, dans l'intention d'insurger contre nous les villages voisins, mais un Ture du Caire, qui se trouvait avec nous, parvint à la faire rentrer en la menaçant de la vengeance du suprême Visir. Nous passâmes à Mit-Kamar le 10 (1<sup>er</sup> mars). La tour était évacuée et les habitants du village avaient déjà enlevé une partie des palissades.

Le 11 (2 mars) au soir, nous arrivâmes à Boulaq. Nous y débarquâmes dans l'Ile de la quarantaine, où nous restâmes 5 jours en observation.

Dès le jour même, le commandant Cazals envoya au général Kléber son rapport sur le siège d'el-Arich. Il devenait d'autant plus pressant de lui faire connaître les détails de cette affaire qu'il s'était répandu dans l'armée les bruits les plus calomnieux sur le compte du commandant et des officiers. M. Cazals, dans une lettre qui accompagnait son rapport, demanda au général en chef la formation d'un conseil de guerre pour rendre compte de sa conduite. Cette mesure lui paraissait la plus propre à sa justification aux yeux de l'armée.

Nous sortîmes du lazarette le 16 ventôse (7 mars). Nous nous rendîmes de suite, M. Cazals et moi, chez le commandant du génie, M. le général Sanson, qui nous présenta le même jour au général en chef. « J'ai lu, dit le général Kléber, à Cazals, le mémoire que vous m'avez envoyé et je ne doute pas que vous m'avez dit la vérité. Je n'ai point ajouté de confiance aux bruits répandus sur votre compte, et je me plais à croire que vous n'avez été que malheureux ; mais vous devez à l'armée française un compte sévère de votre conduite. Conformément à vos intentions, je donnerai des ordres pour la formation d'un conseil de guerre et jusqu'à votre justification vous serez consigné à la citadelle ».

Le lendemain 17 (8 mars), M. Cazals se rendit à la citadelle. Il choisit pour défenseur officieux M. Hugues, capitaine de grenadiers de la 25<sup>e</sup> demi-brigade.

Le conseil de guerre fut formé et le rapporteur de la division Reynier eut ordre d'informer. Il assigna et entendit tous les officiers de la garnison d'el-Arich et une grande partie des soldats.

Les informations prises, le conseil de guerre s'assembla le 28 ventôse (19 mars) pour entendre son rapporteur et la défense du commandant Cazals; il reçut au milieu de la séance une lettre du défenseur officieux qui faisait connaître que son ministère était entièrement inutile, puisque les pièces authentiques fournies par le commandant Cazals et les rapports des témoins ne pouvaient laisser de doute sur sa conduite.

M. Cazals fut entendu et mit sous les yeux du conseil la sommation qui lui avait été faite le 4 nivôse (25 décembre). Le conseil, suffisamment éclairé, prononça un jugement qui fait autant d'honneur à la sagesse de ses membres qu'au commandant Cazals; en donnant des éloges à la conduite du commandant d'el-Arich, il chargea son rapporteur de poursuivre les auteurs et instigateurs de la révolte de la garnison. Son jugement fut notifié à l'armée dans l'ordre du jour du...

Un deuxième jugement du conseil de guerre en date du 15 prairial suivant (4 juin), et maintenu par le conseil de révision le 19 du même mois (8 juin), condamna à la peine de mort les principaux coupables. Voici le rapport que le président du conseil fit à cette occasion au général en chef Kléber :

Rapport sommaire du jugement rendu contre les accusés pour l'affaire d'el-Arich et des dispositions en faveur des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués.

Goguet, chef de la 22<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie légère,  
président du conseil de guerre de la 1<sup>re</sup> division de l'armée.

au général en Chef Kléber,

Citoyen Général,

Je dois vous rendre compte du jugement porté le 15 prairial par les membres du conseil de guerre de la 1<sup>re</sup> division, contre les auteurs de l'insurrection qui a eu lieu le 4 et le 8 nivôse à el-Arich. Je dois également vous prévenir que ce jugement a été maintenu par le conseil de révision le 19 du courant, et que le 20 les condamnés ont été exécutés.

Si les obligations attachées à la place que j'occupe, Citoyen Général, me font un devoir de presser le châtimement des coupables, c'en est un autre pour moi de vous faire connaître ceux qui, par la fermeté de leur conduite et par cet attachement inaltérable aux principes de l'honneur et à l'amour du bien, ont cherché à arrêter la révolte dans son principe. Le supplice des premiers a vengé la patrie ; il a en même temps fait à la brave armée que vous commandez une sorte de réparation qui était due aux sentiments d'énergie et de bravoure qu'elle a montrés partout. C'est aux autres que je parle :

« Estimable Cazals, si tu fus assez malheureux dans cette circonstance, pour avoir sous tes ordres quelques scélérats indignes du nom français et qui ont été sourds à la voix de l'honneur comme à celle de la persuasion que tu employas, tu n'en as pas moins rempli la tâche pénible qui t'était imposée ; reçois le tribut d'éloges que tu mérites, outre celui qu'on a rendu à ton innocence.

« Et vous intrépides Guillermin, Michel et Arnould, officiers de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de ligne, continuez à faire preuve de l'héroïsme que vous déployâtes dans cette funeste journée. Vous vous êtes, par un dévouement généreux, exposés à périr

pour épargner un crime à vos soldats. Si vos efforts ont été inutiles, votre intention était pure : vous serez toujours chers à vos camarades.

« Toi, brave Codicé, sergent à la 13<sup>e</sup> demi-brigade, il me semble te voir tenant en joue le forcené Barette que ton audacieuse contenance arrêta au moment où il allait substituer un drapeau blanc au drapeau national. Le général en chef saura reconnaître cette honorable action : elle fera époque dans ta vie ».

Ici le commandant parle avec éloges de plusieurs officiers et soldats parmi lesquels Bourdon, Sanguin, Barillet, Bigeon, Odoz, etc. Le rapport du commandant Cazals vous a convaincu, Citoyen Général, que tous les officiers étaient à leur poste ; je ne peux donc vous mettre sous les yeux que ceux sur lesquels j'ai eu des renseignements particuliers. Je laisse maintenant à votre justice le soin de récompenser ceux qui se sont montrés dans cette affaire dignes d'être récompensés. Les membres du tribunal dont je suis l'organe se sont acquittés de leurs obligations en vous les désignant ; ils seront heureux si, en remplissant leurs devoirs, ils ont pu mériter votre confiance et votre approbation.

Signé : GOGUET.

Fait à Paris dans le mois de pluviôse an XIII (février 1805) sur les notes et journaux faits à el-Arich, Ghazah, Damiette et au Caire.

Le capitaine du génie  
Signé : BOUCHARD.

## ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le rapport du capitaine Bouchard, daté de février 1805, a donc été écrit quatre ans après les événements. Les précisions qu'il contient prouvent toutefois qu'il n'a pas été rédigé de mémoire et que son auteur a consulté, non seulement ses propres notes, mais les pièces du Conseil de guerre devant lequel fut évoquée la capitulation.

Avant d'en discuter certains éléments, il importe de mettre sous les yeux du lecteur d'autres narrations. Le récit inséré dans l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, publiée à Paris entre 1830 et 1836, a utilisé le rapport du capitaine Bouchard, et nous montrerons comment ses auteurs avaient intérêt à contredire certains détails avancés par le capitaine Bouchard. Quoique tardifs (1827), les *Mémoires du maréchal Berthier* ne manquent pas d'un certain poids. Nous donnerons aussi la lettre du capitaine de grenadiers Feray, écrite le 26 nivôse an VIII (15 janvier 1800), soit quelques jours après la prise d'el-Arich. On a vu que Feray, fait prisonnier avec la garnison, fut libéré le 22 nivôse (11 janvier) et dépêché vers le général Kléber. Il avait fait à ses camarades la promesse de rendre compte au général des événements du siège d'el-Arich.

Mais avant de reproduire les différentes opinions des auteurs de mémoires, il y a lieu de mettre sous les yeux du lecteur les documents officiels par ordre chronologique.

LE GRAND VISIR A MUSTAPHA PACHA, PRISONNIER AU CAIRE.

Reçue le 23 octobre 1799.

Si les Français désirent sincèrement négocier avec la Sublime Porte, et nous donner des témoignages d'amitié en



commençant des conférences de paix, qu'ils le prouvent en retirant leurs troupes d'el-Arich, Katieh et Salahieh; qu'ils commencent par là à vous donner à vous-même la confiance qu'ils veulent que nous prenions; on pourra alors entamer des négociations et travailler à leur sûreté (1).

## KLÉBER À DESAIX.

26 frimaire an VIII (17 décembre).

Le 8 ou 9 de ce mois (décembre), le colonel John Douglas a envoyé son lieutenant-colonel Bromley à el-Arich pour faire au commandant de ce fort une sommation pleine de jactance et de ridicule. Ce dernier y a répondu ainsi qu'il le devait; mais cette démarche, qui ne peut avoir été faite que par les ordres du commodore Smith, me ferait presque croire qu'il ne mettra point dans la négociation toute la volonté possible pour la terminer (2).

## KLÉBER AU GRAND VISIR.

29 frimaire an VIII (20 décembre).

Je ne parlerai pas à Votre Excellence de la sommation qui a été faite à la garnison d'el-Arich, de la part du colonel Douglas, en même temps que mes plénipotentiaires se sont rendus au lieu indiqué pour les conférences, parce que je suis convaincu que déjà elle aura désapprouvé cette démarche (3).

---

(1) *Mémoires de Berthier*, p. 251.

(2) ROUSSEAU, p. 149-150; DESPREZ, p. 139.

(3) ROUSSEAU, p. 153; DESPREZ, p. 143.

## LE GRAND VISIR A KLÉBER.

Quartier général de Gaza (sans date).

Reçue par un Tartare, arrivé au Caire le 22 décembre 1799.

Au modèle des princes de la nation du Messie, etc.

J'ai reçu et compris le contenu de la lettre que vous m'avez directement envoyée par Mousa, Tartare, en réponse à celles que je vous ai précédemment écrites. Je pense que les dépêches que j'ai fait remettre à l'officier que vous aviez envoyé à bord du vaisseau du commandant anglais Smith, mon honoré ami, vous sont parvenues.

Vous m'avez écrit que vous voulez évacuer l'Égypte, et que les arrangements qui seront proposés et pris pour effectuer cette évacuation seraient conformes à la dignité et à l'équité de la Sublime Porte, ainsi qu'aux devoirs de l'alliance qu'elle a contractée, et au droit des gens, afin d'épargner, par ce moyen, l'effusion du sang. Vous m'avez fait savoir plusieurs fois que vous désiriez ouvrir des conférences pour traiter de l'évacuation de l'Égypte, et que si, malgré ces avances, la Sublime Porte ne secondait pas de pareilles dispositions, vous n'étiez plus responsable devant Dieu ni devant les hommes du sang qui serait répandu; préférant alors moi-même de traiter avec vous sur des propositions aussi raisonnables, j'ai consenti à l'ouverture des conférences.

Le commandant Smith, mon ami, vient de m'écrire qu'il s'était tout récemment rendu avec son vaisseau devant Damiette, et qu'il n'avait pas trouvé les délégués que vous avez consenti à envoyer à son bord; mais que les mauvais temps l'ont forcé de quitter les parages de Damiette, et d'aller jusqu'à Jaffa, d'où il se rendrait de nouveau devant Damiette, avec l'espérance de trouver vos délégués, et que s'ils n'y sont pas encore arrivés, il se portera vers Alexandrie. Cependant

une aile de mon armée se trouve déjà devant el-Arich, et les troupes musulmanes commençant à détruire par des escarmouches les Français qui s'y trouvent, il est impossible qu'il n'y ait pas de sang répandu. Les circonstances ne me permettant pas de retarder la marche de mon armée, nous ne pourrons, en conséquence, prendre des arrangements conciliatoires, si nous ne profitons pas du temps qui s'écoule. Si donc vous êtes toujours dans les dispositions que vous avez manifestées, il importe que vous vous hâtiez de faire arriver vos plénipotentiaires à bord du vaisseau de mon ami Smith. Mais, comme les vents contraires et les mauvais temps ont été les motifs du retard qui a eu lieu jusqu'à présent, j'ai écrit au commandant Smith, que dans le cas où vos délégués seraient à son bord, il les conduisît à son quartier général de Gaza, où ils seront à l'abri de pareils accidents et des orages. Mais si vous n'avez pas encore envoyé vos délégués à bord du commandant Smith, et que vous soyez toujours disposé à terminer l'affaire de l'évacuation de l'Égypte sans effusion de sang, je vous engage à envoyer par terre vos délégués à Gaza. Dès qu'ils y seront rendus, il n'y aura plus d'hostilités de part ni d'autre. Dès que vos envoyés seront à Gaza, j'inviterai le commandant Smith à s'y rendre, et l'on s'occupera d'arranger et de consolider l'affaire de l'évacuation de l'Égypte, dans l'endroit qui sera désigné à cet effet, sur le rivage de cette ville.

Comme vous me mandez, dans toutes vos dépêches, que votre volonté n'est point de répandre du sang, et que le succès de l'affaire dont il s'agit serait un moyen de rétablir l'ancienne amitié entre la Sublime Porte et les Français, je vous fais savoir que par la présente dont Mousa Tartare est porteur, que de pareilles dispositions ne peuvent jamais être rejetées par la Sublime Porte, parce qu'une semblable conduite serait contraire à notre équité et à notre loi.

J'espère que, lorsque vous aurez reçu cette lettre, et que

vous en aurez compris le contenu, vous agirez, ainsi que vous l'annoncez dans vos lettres précédentes, et d'une manière conforme à votre intelligence et à la connaissance supérieure que vous avez des affaires (1).

KLÉBER AU GÉNÉRAL SANSON.

1<sup>er</sup> nivôse an VIII (22 décembre).

J'ignorais l'événement arrivé à el-Arich, lorsque je reçus votre lettre par laquelle vous me faites connaître que le trimestre du chef de bataillon Cazal est expiré, et qui m'a fait prendre la détermination d'envoyer à ce poste le général Morand. Ainsi cette affaire n'entre pour rien dans mes dispositions. Si vous croyez devoir laisser encore cet officier dans ce fort, j'y consens de grand cœur, mais je crains qu'il ne s'affecte tout autant d'être remplacé dans son commandement que s'il était réellement relevé. Vous en agirez, toutefois, ainsi que vous le jugerez convenable. Mon intention n'est point de faire de la peine à Cazal, que j'aime et que j'estime, et, au chapitre de l'amour-propre près, je crois qu'il s'arrangera fort bien avec Morand (2).

KLÉBER À DESAIX ET À POUSSIELGUE.

4 nivôse (25 décembre)

Il faut que les troupes ottomanes se retirent en totalité sur Gaza, sans rien laisser devant el-Arich.

Je ne réponds pas à la proposition de sir Sidney Smith

---

(1) *Mémoires de Berthier*, p. 321-323 ; *Pièces diverses et correspondance*, p. 373-374.

(2) ROUSSEAU, p. 155.

relativement à l'occupation provisoire d'el-Arich et de Katieh par les troupes ottomanes ; car je pense qu'elle n'a pu m'être faite sérieusement (1).

KLÉBER AU GÉNÉRAL REYNIER.

7 nivôse (28 décembre).

Je reçois à l'instant votre lettre du 27 décembre (6 nivôse), par laquelle vous m'annoncez la présence des ennemis entre el-Arich et Katieh et la présence du visir devant el-Arich. Quoique, ainsi que vous, j'aie peine à croire ces nouvelles, il faut pourtant agir comme si elles étaient fondées, réunir vos troupes à Salahieh et renforcer Katieh, car, si l'ennemi occupait ce dernier poste, il n'y aurait plus moyen de communiquer avec el-Arich (2).

KLÉBER À REYNIER.

8 nivôse (29 décembre).

Je me hâte de vous prévenir que je viens de recevoir à l'instant une lettre de l'adjudant général Devaux, qui m'annonce que le général Desaix a conclu, le 3 nivôse, un armistice d'un mois. Ma lettre, dans laquelle je vous ai ordonné d'aller attaquer el-Arich et dont le général Robin s'était rendu porteur, était partie lorsque j'ai reçu cette nouvelle. Je change en conséquence mes dispositions et n'envoie à Belbeis que le général Rampon, avec la 75<sup>e</sup> demi-brigade et le restant du 2<sup>e</sup> régiment de dragons. Quant à vous, je vous donne

(1) ROUSSEAU, p. 159 ; DESPREZ, p. 142.

(2) ROUSSEAU, p. 163.

l'option ou de marcher sur el-Arich et de culbuter Dervich Pacha, en feignant d'ignorer cet armistice, chose sur laquelle on s'expliquerait ensuite, ou bien, si vous n'étiez point en mesure de le faire, d'attendre un courrier que je vous expédierai très incessamment, des dépêches duquel vous prendriez connaissance pour vous y conformer. Vous devinez déjà que c'est un arrangement que je proposerai au grand Visir pour conserver la communication libre avec el-Arich. Cependant la première mesure est celle que je préférerais ; de toutes les manières, il faut conserver nos communications (1).

KLÉBER À REYNIER.

8 nivôse (29 décembre).

Il faut aller débloquer el-Arich sitôt que vous serez en mesure : L'attaque que je vous ordonne est d'autant plus nécessaire que les propositions de sir Sidney Smith sont de la plus grande indécence. Je ne crois pas que votre succès puisse être équivoque, et conséquemment vous allez vous couvrir de gloire (2).

KLÉBER AU GRAND VISIR.

8 nivôse (29 décembre).

J'apprends que les escarmouches continuent devant el-Arich et, en conséquence, je déclare à Votre Excellence que, tant qu'elle n'aura pas fait retirer ses troupes à une bonne marche de ce fort, aucune trêve, aucun arrangement ne sau-

---

(1) ROUSSEAU, p. 165.

(2) ROUSSEAU, p. 166.

rait avoir lieu. Si les intérêts même confiés à Votre Excellence ne lui prescrivaient pas la plus grande loyauté, dans les circonstances actuelles, elle aurait dû y être déterminée par la franchise avec laquelle j'ai parlé et agi depuis nos relations (1).

## KLÉBER À REYNIER.

9 nivôse (30 décembre).

Ci-joint une copie de la lettre que j'écris au grand Visir. Le pacha, de son côté, lui écrit également, ainsi qu'à Dervich Pacha, pour les engager à ne pas donner lieu, par une imprudence, à une rupture des négociations entamées, les engageant à retirer ou faire retirer leurs troupes à une marche d'el-Arich, pour me laisser la libre communication avec ce fort. D'après ces lettres et l'armée en marche qu'a vue le Tartare, j'ai presque la certitude que Dervich Pacha se retirera à votre approche. Mais il faudra marcher le plus tôt possible, et dès que votre division sera réunie. Je tiens singulièrement à ce que Morand et une nouvelle garnison soient jetés dans el-Arich avant que l'ennemi entreprenne de l'attaquer, et s'il y avait un convoi prêt à Katieh, vous ne manqueriez sûrement pas de l'y jeter en même temps. Aussitôt cette opération faite, vous reviendriez sur vos pas.

Quant à la nouvelle de l'armistice, elle ne m'est point arrivée directement par le général Desaix; elle m'a seulement été annoncée par l'hurluberlu Devaux, et ce qu'il y a de particulier, c'est que Devaux m'annonce que cette

---

(1) ROUSSEAU, p. 166; *Mémoires de Berthier*, p. 321; *Pièces diverses et correspondance*, p. 381.

trêve doit avoir été conclue le 3 (nivôse), tandis que j'ai reçu du général Desaix une lettre du 4, dans laquelle il ne m'en parle nullement. Ceci, comme vous voyez, met notre conscience grandement à l'aise. Je suis impatient d'apprendre votre marche sur el-Arich; instruisez-m'en le plus tôt possible (1).

KLÉBER À REYNIER.

10 nivôse (30 décembre).

Deux heures après que je vous ai eu expédié ma dernière, j'ai reçu une lettre de sir Sidney Smith du 26 décembre 1799, répondant au 5 de ce mois (nivôse), par laquelle il m'annonce qu'il va se rendre à Gaza avec mes deux plénipotentiaires, à l'invitation du grand Visir. La suspension d'armes, pendant le temps que dureront les négociations, ne peut donc plus être équivoque. Vous reviendrez vous-même, dès que vous aurez la certitude que l'adjutant général Morand sera arrivé à el-Arich (2).

(à suivre.)

G. WIET.

---

(1) ROUSSEAU, p. 168-169.

(2) ROUSSEAU, p. 170-171.



## CHRONIQUE DES LIVRES.

---

Correspondance de Sainte-Beuve.  
*Corps et Ames* de VAN DER MEERSCH.  
Quelques romans de Guerre.

Je ne sais si c'est un signe de la vitalité de l'âme française, mais je trouve merveilleux que dans le Paris enchaîné de ces quatre dernières années, dans ce Paris affamé et martyrisé qui n'était plus Paris, des travailleurs intellectuels aient conservé la liberté d'esprit indispensable à la publication d'œuvres aussi denses que ce tome IV de la *Correspondance de Sainte-Beuve*, écrit par M. Jean Bonnerot (1). Et ce gros volume qui vient de me parvenir de Suisse en un paquet déficelé par la censure, à moitié déchiré et tout maculé, de quel doux parfum d'un temps révolu il embaume aujourd'hui ma solitude ! Avec quelle impatience j'en feuillette les pages, dans ma hâte d'inventorier les richesses nouvelles dont nous fait part dans chacun de ses livres ce prodigieux érudit et ce lettré si fin qu'est M. Bonnerot ! Tant de notes et de commentaires qu'on lit avec ravissement, même si l'on n'aime pas l'auteur des *Causeries du Lundi*.

En voici un exemple. Dans une lettre adressée à M<sup>me</sup> Juste Olivier et datée du 23 janvier 1841, Sainte-Beuve commence par des excuses. « J'ai été bien affairé, chère Madame ; de plus, je suis véritablement souffrant et dans cet accablement interne qui mène à la « procrastination » des vieillards ». Et M. Bonnerot de

---

(1) Nous avons rendu compte des volumes précédents dans la *Bourse Égyptienne* du 5 décembre 1937 et dans le *Progrès Égyptien* du 8 juin 1941.

nous expliquer : « C'est un mot qu'aimait à employer Sainte-Beuve. Les vocabulaires anglais l'indiquent avec le sens de délai : « to procrastinate », remettre, différer, ajourner. On trouve son équivalent latin « procrastinare », avec le sens : remettre au lendemain. Le mot a été relevé par M. Ritter, de Genève, dans son livre : *Les quatre dictionnaires français* (éd. 1905). Benjamin Constant l'emploie, en 1809, dans une lettre à M<sup>me</sup> de Nassau, où il parle du démon de la procrastination ».

« Depuis que je vous ai écrit, continue Sainte-Beuve, j'ai vu Mickiewicz (1), — sans pourtant nous dire bonjour encore ; nous continuons à nous chercher — je l'ai entendu à distance et j'ai été très satisfait. Il y a de l'éloquence dans ses empêchements mêmes, et l'accent profond marque mieux sous ses efforts. M<sup>me</sup> George Sand y est très assidue et l'autre jour, on l'y a applaudie. Avez-vous lu son article sur Majorque ? C'est charmant. A peine l'avais-je lu que toutes mes tendresses pour elle — et j'en ai — se sont réveillées, et j'ai couru la voir.

« J'ai dîné un jour avec Eynard et Lèbre, mais ils durent me trouver bien maussade à la fois et bien frivole, n'abordant pas les graves sujets et n'ayant pas en revanche la gaieté du rien dire. Enfin, je les aime beaucoup et ils sont indulgents ».

Cette lettre fournit à M. Bonnerot l'occasion d'une quinzaine de notes. A propos de Mickiewicz : « Victor de Baladine qui va, en décembre 1742, écouter sa première leçon au Collège de France, écrit ce vivant portrait : « Mickiewicz est doué d'une

---

(1) Poète polonais et professeur de littérature slave au Collège de France.

Il était, paraît-il, d'une extraordinaire éloquence quand il dépeignait son malheureux pays et qu'il suppliait les nations de s'unir pour lui rendre sa liberté. « L'auditoire pleure ; on s'embrasse », écrivait Lèbre, qui portait l'orateur aux nues, vantant son sacerdoce de parole où l'humilité et la puissance rivalisent de grandeur. D'autre part, dans un ancien numéro de la *Revue des Deux Mondes*, j'ai noté ceci : « on regrette que la hardiesse de la pensée soit parfois impatiente et téméraire chez M. Mickiewicz. Il a trop besoin de foi pour s'arrêter toujours quand il le faudrait. Il eût été sans cela moins entraîné aux espérances prématurées ».

figure remarquable par son expression calme, douce et noble ; elle brille de temps à autre d'une sorte d'inspiration lorsque les idées du poète l'entraînent dans la sphère nébuleuse du mysticisme. Alors, il se lève lentement, d'une main s'appuie sur l'estrade, presse de l'autre sa poitrine, et commence à prêcher». Autre note : « Les journaux de l'époque ne semblent pas avoir signalé cet incident : George Sand applaudie au cours de Mickiewicz ; Wladimir Karénine découvre une lettre de Dumesnil, qui montre George Sand très attentive au cours du Collège de France, et cite un article d'Hippolyte Lucas, énumérant parmi les auditeurs qu'il reconnaît : Jean-Jacques Ampère, Montalembert, George Sand et Michelet».

Au mot «Hugo», une note nous apprend quels sont les académiciens qui ont voté pour le poète : Villemain, Chateaubriand, Lamartine, Lacretelle, Cousin, Thiers, etc., et contre lui : Casimir Delavigne, Scribe, Droz, etc., avec cette mention : « Un retardataire, Guizot, qui était pour, n'a pas voté ». Et suivent sur cette élection des extraits commentés d'un article de M<sup>me</sup> de Girardin et la citation de ces vers drolatiques, adressés à Victor Hugo, à propos de ses prétentions à l'Académie :

*Où? Hé! Hugo, jucheras-tu ton nom?  
Justice enfin que rendu ne t'a-t-on?  
Quand sur le mont qu'académique on nomme,  
Monteras-tu de roc en roc, rare homme?*

Si la place me le permettait, je pourrais multiplier pour cette seule lettre les détails curieux ou amusants, que M. Bonnerot choisit à notre intention dans le riche trésor de ses connaissances.

\*  
\* \* \*

Pourquoi le roman français se trouve-t-il aujourd'hui en demi-disgrâce, alors qu'hier encore le public le portait aux nues, distinguant en lui l'incarnation même de la production littéraire? On lui préfère l'essai critique ou moral, l'histoire, la poésie, le théâtre... Certains jugent sa diffusion incompatible avec le deuil de leurs pays; d'autres, plus réfléchis et moins austères, reprochent à la plupart des romanciers de nous livrer,

plutôt que leur vision personnelle du monde — celui de la conscience et de l'âme — des simples reflets de la vie extérieure.

Dans un article récent de *Formes et Couleurs*, M. André Rousseaux estime que le roman « inauthentique » foisonne et que le « décalquage de la réalité » trahit l'art autant que la vie. D'après lui, le roman français de ces dernières années compterait peu de créateurs véritables, dont un style original exprimerait une vue spontanée et profonde — de leur être intérieur — comme, par exemple, celui de Proust ou de Ramuz.

Que répondre à de telles critiques où l'exagération côtoie souvent le paradoxe, sinon que le propre du roman de France, c'est avant tout de peindre des caractères, fussent-ils pris dans un monde que le romancier n'a pas créé lui-même. Et bien que le génie proustien ou ramuzien ait saisi la vie romanesque à l'état pur, nous estimons à notre tour qu'en excluant de la carrière les héritiers d'un certain réalisme moderne, déjà épuré, plus fin et plus sensible, on restreindrait singulièrement les perspectives ouvertes à des romanciers pourtant dignes de ce nom. C'est à quoi je songeais en lisant le nouveau roman *Corps et Ames* (1) de Maxence Van der Meersch, qui serre la vie de plus près que ne le désire M. Rousseaux, sans qu'au contact des événements, dans le tumulte des jours, la vision personnelle de l'auteur ne cesse de susciter créatures et caractères.

Déjà à la veille de cette guerre, en 1939, après nous avoir habitués dans plusieurs de ses romans antérieurs — *Invasion 14*, *Péché du Monde*, etc. — à ces larges mouvements de foules campagnardes ou citadines, parmi les paysages du Nord français, Van der Meersch avait tenté dans *Pêcheurs d'hommes* de nous initier au mouvement chrétien des « Jeunesses ouvrières », dans la région de Roubaix. Mais cette fois, pour peindre les milieux populaires, l'auteur remplaçait la fresque par la peinture de chevalet, et ayant fait choix d'un grand sujet, le traitait avec une certaine froideur, comme si la crainte de se montrer partial lui

---

(1) Éd. Albin Michel, 1943.

inspirait trop de retenue et conférait à son œuvre je ne sais quoi de lointain et de distant, qui en diminuait, non pas l'attrait, mais la chaleur humaine. Peinture trop analytique de ce Pierre Mardyck, qui s'efforce de rendre à ses camarades assombris par un labeur monotone le sens moral et la dignité qu'ils ont perdus. Peinture trop didactique de cet ouvrier-missionnaire à l'âme héroïque, de cette mission des J. O. C., fondée sur la sympathie et la fraternité.

Par contre, dans les deux volumes de *Corps et Ames*, l'auteur met plus de passion à peindre d'un pinceau vigoureux les grandeurs et servitudes de l'art médical, plus particulièrement les vicissitudes et les déboires du chirurgien. Il suit dans leurs études, puis dans leur profession, des médecins frais émoulus d'une Faculté française, celle d'Angers, et ne manque pas auparavant de signer les portraits fortement burinés de certains « maîtres » dans l'art de manier le scalpel ou le bistouri. Il oppose à ces savants praticiens, dont le talent n'exclut pas toujours le goût du lucre, le caractère désintéressé du jeune docteur Doutreval, fils d'un riche spécialiste, et qui rompt avec les siens pour épouser une humble ouvrière, guérie par lui de la tuberculose. Exilé dans un district minier du Nord, il mène avec elle une lutte de chaque jour contre la maladie et aussi contre la pauvreté, la leur et celle des autres. Combien d'années devront s'écouler avant que Michel Doutreval — enfin récompensé — fasse triompher des théories végétariennes sur lesquelles il avait fondé tout son espoir.

Un roman « inauthentique » de plus — penseront certains critiques. Un roman calqué sur la vie des patients et des guérisseurs. Et comme l'auteur est juriste de son état, on s'imagine dans combien d'hôpitaux il a dû séjourner en observateur pour peindre un tel milieu et puiser à pleines mains tant de notes et de documents sur la technique médicale ou chirurgicale. Quels arguments de premier ordre fournira son livre à M. André Rousseaux pour étayer sa thèse.

Non, pas tout à fait !

S'il est difficile, j'en conviens, de considérer Maxence van der Meersch comme un romancier à l'état pur, on doit reconnaître

ici que son immense fresque offre certains morceaux significatifs, portant la marque d'un art personnel et d'une émotion créatrice. Quels saisissants contrastes, parfois hallucinants, quand l'auteur passe sans transition des salles d'opérations, imprégnées de silence, aux bruyants asiles où s'agitent les aliénés.

La texture de ses récits, leur densité, leur harmonie, ne sont pas toujours sans pâtir de la collusion presque constante chez lui entre le narrateur et le penseur, épris de réformes humanitaires. « Je sens deux hommes en moi » disait Saint-Évremond. Ainsi en est-il de Van der Meersch. Dévoué à une sorte d'apostolat, l'écrivain perd parfois de vue les exigences du métier, comme si l'appel lancé aux âmes importait plus que la forme à lui donner. Recherche ardente de la justice sociale, de la morale chrétienne, du bonheur spirituel, autant d'aspirations que l'auteur a mêlées à la substance romanesque. Et toute sa foi en un monde meilleur, ses espoirs, ses indignations, ses prières, enflamment à tel point son texte qu'à travers les brusques éclairs de la conscience, la moindre intrigue quitte le domaine de l'anecdote pour atteindre aux plus belles illuminations de l'âme humaine.

\*  
\* \* \*

Quelques romans de guerre ou plus exactement deux romans suscités par la guerre, et qui n'offrent aucune scène de bataille sur terre, sur mer ou dans les airs. Ni exploits d'aucune sorte, ni victoires, ni défaites. Il ne s'agit ici que des remous lointains ou proches, creusés par le conflit actuel dans quelques consciences d'hommes ou de femmes. D'ailleurs, la puissante synthèse qui résumerait en une œuvre unique les aspects essentiels de cette guerre sera-t-elle jamais écrite?

Les lecteurs d'*El Requete* et surtout de *Glaïeul Noir*, évocation de la guerre civile en Espagne, roman pathétique, dans un décor de sang et de larmes, savent déjà tout ce que l'on peut attendre du talent de M. Lucien Maulvault. Dans *Nausicaa* (1), premier

---

(1) Éd. René Juillard, Paris, 1943.

volume d'une série intitulée « Une tragédie française » il ne s'agit plus, comme dans les deux livres précédents, de reportage héroïque, d'action à sens unique créée par le seul rythme de l'événement.

Au contraire, les principaux personnages, jaloux de leur autonomie, sont apparemment maîtres de leur destinée. Pierre Hédelin, un savant de laboratoire, et Henri Ferney, capitaine de chasseurs alpins, ne sont plus des novices ; ils savent ou croient savoir ce qu'ils peuvent attendre de la vie, ce qu'elle leur réserve encore. Aussi bien, l'événement — c'est-à-dire la guerre — ne les surprend ni ne les abat. Il les fait plutôt descendre profondément en eux-mêmes ; il les mûrit davantage en les mettant en présence d'obligations que leur soumission à la loi morale n'avait guère prévues. Et pour justifier le titre qu'il a choisi et rendre la tragédie complète, l'auteur fait intervenir comme élément de faiblesse entre les deux principes de force, les incertitudes, et même la duplicité d'une femme inquiète, partagée entre les deux hommes qu'elle aime.

Quant à l'action du roman, après s'être nouée à Raguse, puis à Bayonne en 1939, elle se précipite au cours des terribles journées de juin 1940. Et à mesure qu'elle s'intensifie, l'intérêt psychologique grandit aussi, puisque le caractère des trois protagonistes s'affirme plus nettement sous la loi de la contrainte. Tout cela mené de main de maître par un romancier qui vit réellement son sujet avec son intelligence et son cœur.

C'est au moment où s'interrompt l'action de *Nausicaa* (juin 1940) que débute celle d'un charmant récit de M. Jacques Decrest : *Jeunes filles perdues* (1).

A cela se borne d'ailleurs le lien que l'on peut établir entre les deux romans — et au fait que nous sommes ici à Hossegor, près de Bayonne.

Dans le désarroi de l'exode, deux jeunes Françaises de condition et d'éducation très différentes se trouvent logées dans la même chambre d'hôtel. A la réserve des premiers jours succède

---

(1) Éd. Plon, 1943.

la sympathie, puis l'amitié et l'affection. Au seuil d'un avenir redoutable, comment résister à ce besoin de chercher alliance auprès d'une compagne qui a subi les mêmes épreuves et connu la même épouvante? Comment ne pas mettre en commun l'angoisse et l'espérance?... Voici déjà, au fond du cœur, l'amour qui s'essaie à ranimer sa flamme; sous de nouveaux aspects, voici déjà renaître de tendres illusions.

Outre l'extrême justesse de ton et la finesse de touche, ce qui fait le prix de ce roman si frais et parfois si pimpant, c'est un sentiment délicat et généreux de l'âme juvénile, s'exprimant de prime saut avec un naturel et un charme qui nous ravissent. Une telle peinture nous révèle sous un nouveau jour le talent d'un écrivain qui s'était d'abord fait la main dans le roman policier (*Enquête de M. Gilles*) et qui atteint aujourd'hui à la pleine mesure de ses dons.

Et si l'on me fait observer que son récit ne correspond à rien de réel, la jeunesse de notre temps étant bien plus « affranchie » qu'on ne la montre ici, je répondrai que précisément sous les apparences de la retenue et de la décence, l'auteur est mieux parvenu à rendre hommage aux qualités d'âme d'une certaine jeunesse française, demeurée saine sous la tourmente.

Jean DUPERTUIS.



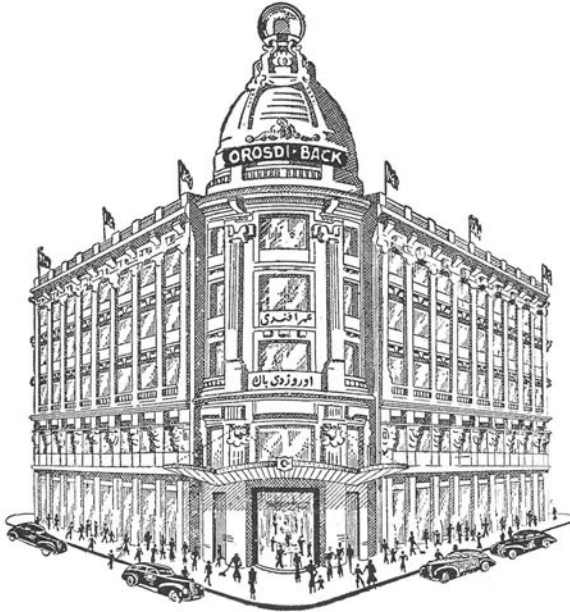
• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

# NOUVEAUTÉS

# DE PRINTEMPS

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

À PARAÎTRE

# “VALEURS”

Cahiers trimestriels de critique et de littérature, publiés grâce à la collaboration des écrivains de France et du Proche-Orient

**Directeur : ETIEMBLE**

|| Chaque numéro donnera des textes, des essais, une abondante revue des livres et des revues, un bulletin d'informations critiques sur la vie littéraire en France



Le Numéro P. T. 30

On s'abonne à “VALEURS”, 54 rue Fouad I<sup>er</sup>, Alexandrie

Abonnements :

simples (la série de 4 cahiers). . . . .	L. E.	4
de soutien (exemplaires numérotés) . . . . .	»	5
de fondation (35 exemplaires sur beau papier et numérotés à la main) . . . . .	»	10 (ou plus)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 40 PIASTRES.

*N. B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



**INDIA**

LES  
MEILLEURES  
MONTRES

**37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427**

The advertisement is framed by a thick black border. At the top, there is a horizontal band with a repeating pattern of stylized faces or masks. Below this is a large, ornate floral and scrollwork design. Underneath that is a smaller decorative band with a central square motif. The word "INDIA" is printed in large, bold, black capital letters across the middle. Below the word, the text "LES MEILLEURES MONTRES" is centered in a smaller, black, serif font. To the right of the text is a vertical rectangular panel with a decorative handle. At the bottom, there is another decorative band with floral motifs. The entire advertisement is set against a light, textured background.